

LE SPECTRE DE CHATILLON

Ouvrages d'Alexandre Dumas.

Madame du Deffand	6 vol.
Les Mohicans de Paris	19 vol.
Salvator le Commissionnaire	4 vol.
Page (le) du duc de Savoie.	8 vol.
Ingénue	7 vol.
Souvenirs de madame Giovanni	4 vol.
Pèlerinage à la Mecque et à Médine . . .	2 vol.
Vie et aventures de la princesse de Monaco.	6 vol.
El Saltéador.	3 vol.
Catherine Blum	2 vol.
Souvenirs de 1830 à 1842	8 vol.
Grands Hommes (les) en robe de chambre .	6 vol.
La Comtesse de Charny	19 vol.
Le Pasteur d'Ashbourn.	8 vol.
Olympe de Clèves	9 vol.
Conscience l'Innocent.	5 vol.
Les Drames de la Mer.	2 vol.
Un Gilblas en Californie.	2 vol.
Histoire d'une colombe	2 vol.
Une Vie artiste	2 vol.
Le Véloce.	4 vol.
Le Trou de l'Enfer	4 vol.
Dieu dispose	6 vol.
Mes Mémoires	22 vol.
Les mille et un fantômes	2 vol.
Mariages du père Olifus.	5 vol.
La Femme au collier de velours	2 vol.
La Régence	2 vol.
Louis XV	5 vol.
Louis XVI.	5 vol.
Mémoires d'un Médecin	20 vol.
Le Collier de la reine	11 vol.
Ange Pitou	8 vol.
Les Quarante-Cinq	10 vol.
Les deux Diane	10 vol.
Le Bâtard de Mauléon	9 vol.
Le Chevalier de Maison-Rouge	6 vol.
Une Fille du Régent	4 vol.
La comtesse de Salisbury	6 vol.

Fontainebleau, Imp. de E. Jacquin.

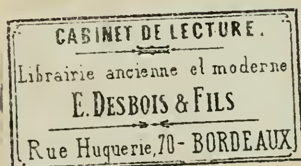
LE SPECTRE

DE

CHATILLON

PAR

ÉLIE BERTHET



4

PARIS
ALEXANDRE CADOT, EDITEUR
37, rue Serpente.

1857

IV

La rechute.

Quatre ans environ s'étaient écoulés depuis le retour des émigrés à Châtillon. Nous nous trouvons maintenant à la fin de mars 1814, époque funeste où les malheurs de la France égalèrent son héroïsme et ses triomphes passés.

Pendant cet espace de temps, le père et fils avaient habité l'abbaye. M. de Rosemberg était ouvertement l'associé de Jacquet pour l'exploitation de la papeterie et prenait une part active aux opérations commerciales.

Ernest lui-même, malgré ses répugnances aristocratiques, le secondait courageusement; chargé d'une partie des écritures, il remplissait ses devoirs avec un zèle et une assiduité remarquables. Une parfaite harmonie semblait régner entre la famille Jacquet et les deux Rosemberg; les choses étaient même allées si loin qu'on avait parlé du mariage d'Ernest avec la fille aînée de M. Jacquet,

grande blonde, un peu niaise, et passablement impertinente.

Mais on n'avait pas tardé à reconnaître que ces bruits étaient prématurés; bientôt même ils avaient cessé tout à fait.

Quant à la prospérité matérielle de l'usine, les opinions étaient variées sur ce point.

Si, d'une part, on voyait la papeterie prendre sans cesse des accroissements, augmenter de jour en jour le nombre de ses ouvriers, on assurait, d'autre part, qu'elle luttait péniblement contre les

établissements rivaux, et qu'elle éprouvait souvent de la gêne.

Cependant, comme aucun fait positif n'était cité à l'appui de ces rumeurs, on pouvait supposer qu'elles étaient l'effet de la malveillance, et que la manufacture souffrait seulement du malaise causé par la guerre et les événements politiques.

Un des derniers jours du mois de mars, Ernest, équipé en chasseur, un fusil sous le bras, et précédé d'un beau chien épagneul, sortait du bourg de Châtillon et suivait le chemin creux qui conduisait à la ferme de la Cense.

Depuis peu de temps, Ernest était devenu chasseur afin de plaire à son père, qui craignait pour lui la vie sédentaire des bureaux et des ateliers.

Mais, quoique fort adroit, le jeune homme rentrait rarement le carnier plein; la chasse n'était pour lui qu'un prétexte de se promener à travers champs, en s'abandonnant à ses rêveries; parfois même, au lieu d'aller battre les bois et les plaines, il s'oubliait des journées entières à la ferme, au grand désespoir de son chien Fox, qui, sur ce point, ne partageait pas ses goûts.

Or, ce jour-là, Ernest ne songeait pas

plus qu'à l'ordinaire aux perdreaux et aux lièvres du canton.

Vainement un doux soleil caressait-il la terre, qui commençait à reverdir ; vainement des coups de fusil, retentissant au loin, annonçaient-ils les exploits de ses rivaux, le jeune chasseur poursuivait sa route d'un air pensif, et ne s'inquiétait pas des gémissements de son chien, qui, à chaque explosion, tressaillait et retournait tristement la tête.

Ernest traversa la cour de la ferme, où régnaient le même bon ordre, la même scrupuleuse propreté qu'autrefois, et pénétra dans la cuisine.

Après avoir déposé là son fusil, il s'avança vers le petit salon où nous avons déjà introduit le lecteur, tandis que Fox, prenant enfin son parti du plaisir retardé, disparaissait par la porte du jardin.

Dans le salon, Ernest trouva madame Blanchard couchée sur une chaise longue, devant le feu. Elle était enveloppée de flanelle; son visage livide attestait de longues et cruelles souffrances. Ses mains amaigries étaient comme tordues par la goutte et les rhumatismes.

La bonne vieille tenait, comme elle pouvait, une gazette du temps, et, ses

lunettes de corne posées sur le bout du nez, elle s'efforçait de prendre connaissance des grands événements qui s'accomplissaient alors.

Cependant en apercevant Ernest, elle interrompit sa lecture et lui sourit amicalement. Le jeune homme, après l'avoir saluée, s'assit à côté d'elle sur un siége vide, et lui demanda d'un ton affectueux comment elle se trouvait.

— Assez bien pour quelqu'un qui n'a plus longtemps à vivre, répondit madame Blanchard avec un accent de résignation; mon pauvre corps dépérit, je le sens bien,

Heureusement la tête est saine, et peut-être le sera-t-elle jusqu'à la fin.

Ernest voulut exprimer quelque espoir de rétablissement; la fermière l'interrompit :

— Laissons cela, reprit-elle ; le premier accès de goutte m'emportera, je le sais, et si ce n'était pour ma pauvre Denise... Mais dites-moi, monsieur Ernest, votre père a-t-il écrit à monseigneur le duc de Châtillon, comme il m'avait promis de le faire?

— Je... je l'ignore.

— Engagez-le donc à remplir sa promesse au plus vite, dit madame Blanchard en s'agitant avec impatience ; mes moments sont comptés, et j'ai besoin de voir M. de Châtillon avant de mourir. On m'assure que le duc est en France ; suppliez-le de venir ici, il y va d'intérêts assez graves pour qu'il ne doive pas hésiter à entreprendre ce voyage ; et moi je ne saurais mourir en paix si je ne lui avais pas révélé ce que je dois lui révéler.

Souvent déjà, madame Blanchard avait témoigné le désir de voir le duc de Châtillon, mais jamais avec autant de force. Ernest promit d'en parler à son père en rentrant à l'abbaye.

Cette assurance calma la vieille fermière.

— Madame Blanchard, reprit Ernest après un moment de silence, où est donc Denise ?

— J'ai envoyé la chère enfant déjeûner dans le jardin, au soleil ; elle finirait par tomber malade, à rester ainsi continuellement auprès de moi. Pauvre petite, elle est si fraîche, si active, malgré les fatigues que je lui cause ! Vous souvenez-vous, monsieur Ernest, du misérable état auquel elle se trouvait réduite lors de votre arrivée ici ? elle était frêle, sans couleurs ; il ne lui restait qu'un souffle de

vie; et puis elle avait ses crises, vous savez? si bien qu'on croyait sa raison perdue sans ressources. Maintenant ces terribles accès ont complètement disparu; c'est à peine si depuis quatre ans j'ai remarqué de légères inégalités dans son humeur; elle est alerte, bien portante, rieuse... Que Dieu soit béni, qui m'a du moins épargné ce chagrin dans mes derniers jours! Si de plus je pouvais penser qu'en quittant la vie je laisserais un appui sûr à Denise...

— Elle trouvera un appui, madame Blanchard; elle en trouvera, je vous l'affirme, s'écria Ernest chaleureusement.

— Et qui donc, monsieur de Rosemberg?

— Mon père d'abord, qui, vous le savez, aime beaucoup Denise ; et puis moi-même...

— Vous, mon garçon ? demanda madame Blanchard avec un sourire fin ; quel protecteur vous seriez pour une jeune et jolie fille!

Ernest ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit de ses lèvres ; il rougit et baissa les yeux.

La malade semblait attendre un aveu; n'obtenant rien, elle poussa un profond soupir.

— Ah! dit-elle, que je puisse seulement voir un instant M. le duc de Châtillon, notre maître à tous, et je ne serai plus inquiète du sort de Denise!

Ernest éprouvait un malaise visible; cependant il se taisait toujours.

La bonne vieille changea de conversation.

— Monsieur Ernest, reprit-elle, je n'ose

vous interroger au sujet de la papeterie... les temps sont très durs, dit-on, pour les fabriques et pour le commerce?

— Tout va bien, madame, du moins je l'espère.

— Ne me trompez pas, mon cher enfant, dit la fermière avec tristesse en baissant la voix. Je n'ignore pas que les affaires de M. Jacquet et de M. de Rosemberg, votre père, sont embarrassées. Dernièrement encore il a fallu, pour se procurer de l'argent, hypothéquer la Cense... Enfin, M. de Châtillon qui, à ce qu'il paraît, a pris un intérêt important dans la fabrique de Sainte-Épine, l'a voulu

ainsi, et nous devons nous résigner ; mais que le ciel nous préserve des malheurs que je prévois!...

— Je ne connais pas tous les secrets de la maison, dit Ernest ; mais mon père ne montre aucune inquiétude. Ce soir M. Jacquet revient de voyage, et nous croyons qu'il rapportera les fonds nécessaires pour les payements de la fin du mois.

— Les rapportera-t-il? Ah! monsieur Ernest, monsieur Ernest, quel malheur que votre père, si sage d'ailleurs, ait mis tant de précipitation à s'associer avec un pareil homme!

— Prenez garde, madame Blanchard, reprit Ernest avec quelque impatience; vous êtes trop bonne chrétienne pour vouloir commettre une injustice. Je n'aime guère M. Jacquet, je l'avoue; mais des préventions ne prouvent rien, et personne ne saurait articuler un fait précis contre la probité de l'associé de mon père.

La vieille fermière ne s'offensa pas de cette vivacité.

— C'est possible, reprit-elle avec un sourire amer; il peut être honnête, en effet, selon la loi et selon les hommes; mais il est permis de dire de lui, sans le calomnier, qu'il est de ces gens rusés,

sachant habilement se tirer d'affaire aux dépens de ceux qui les entourent. Votre père, qui représente les intérêts de M. le duc, est loyal, confiant; il n'a pas l'expérience consommée de M. Jacquet; je crains donc... Mais à quoi bon, poursuivit-elle d'un ton différent, revenir sur le passé? ce qui est fait est fait; maintenant il faut attendre le résultat, quel qu'il puisse être.

Puis, voyant Ernest regarder à droite et à gauche d'un air préoccupé :

— Je vous fatigue de mon bavardage, reprit-elle, et j'oublie que vous êtes impatient d'aller à la chasse... Partez, mon

enfant ; le temps est beau et il y a déjà du monde dans la plaine. Bonne chance ! et sans rancune, n'est-ce pas ?

Elle tendit à Ernest sa pauvre main tordue par la maladie.

Le jeune Rosemberg, au moment de sortir, demanda d'un air embarrassé :

— Madame Blanchard, ne pourrais-je dire bonjour à... mademoiselle Denise ?

— Vous savez bien qu'elle est dans le jardin, répliqua la bonne femme.

Ernest fut frappé du ton de sécheresse qui avait accompagné ces paroles ; il parut vouloir demander une explication, mais le courage lui manqua encore, et, sans rien dire, il courut au jardin.

Denise était assise sous un berceau de vigne dont les bois commençaient à donner quelques espérances de feuilles ; un radieux soleil de printemps, pénétrant ces branches nues, éclairait mademoiselle Blanchard d'une manière pittoresque.

Denise, comme l'avait dit sa grand'-mère, était bien changée depuis quatre ans ; l'enfant farouche et vagabonde était devenue une jeune fille à l'air riant, au

regard vif et moqueur; ses joues rondes brillaient des couleurs de la santé; sa personne avait pris un développement normal qui la rendait plus charmante.

Son costume, fort simple, consistait en une robe de laine claire, collante sur le buste et sur les bras.

Elle avait conservé sa coiffure enfantine, cheveux flottants sur les épaules et séparés sur le front; un étroit ruban bleu, serré autour de la tête, contenait les mille boucles de sa luxuriante chevelure.

Bien que ce costume ne s'éloignât pas

sensiblement des modes du temps, il conservait néanmoins un léger caractère d'excentricité qui donnait du piquant à la beauté de mademoiselle Blanchard.

V

La rechute (suite).

Denise venait d'achever son déjeûner ; le coude appuyé sur une table de pierre moussue, elle s'amusait à regarder le bel épagneul Fox, léchant à ses pieds une tasse de porcelaine qui contenait encore quelques gouttes de lait.

Ernest s'approcha d'elle sans bruit; en l'apercevant tout à coup, elle poussa un petit cri de surprise.

— En vérité, monsieur Ernest, dit-elle en souriant, vous m'apparaissez comme le spectre de Châtillon devait apparaître aux anciens seigneurs là-haut dans les tours... Mais je n'ai pas le courage de ces vaillants chevaliers, et vous m'avez fait grand'peur!

— Pardonnez-moi, chère Denise; la présence de Fox eût dû pourtant vous annoncer ma visite prochaine... Mais, ajouta-t-il en s'asseyant sur le banc à côté d'elle, vous parlez du spectre de Châtil-

lon, ajouteriez-vous foi, par hasard, à cette merveilleuse histoire?

La jeune fille fit une petite moue d'un air moitié sérieux, moitié railleur.

— Monsieur Ernest, reprit-elle délibérément, j'ajoute foi, s'il faut le dire, à tout ce qui flatte mon imagination, à tout ce qui satisfait mon cœur. Or, n'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de poétique dans ce génie protecteur des Châtillon, dans ce chef d'une grande famille qui suit de l'œil la destinée de ses descendants à travers les âges, et qui vient au moment du péril pour les sauver?

— Si je vous comprends bien, chère Denise, vous pensez que de pareilles croyances ne se jugent pas avec l'intelligence, et qu'on peut les accepter, encore qu'elles semblent absurdes. Eh bien! j'admets votre théorie, malgré sa hardiesse, et, comme vous, je crois à tout ce que nous raconte la légende de Bernard le Gaucher.

— Tout? reprit Denise avec raillerie, même que le spectre reviendra sur la terre une troisième fois? Pour moi, je compterais peu sur un pareil miracle, qui aurait le tort d'arriver bien tard. Ne pourrait-on dire du spectre ce qu'en dit parfois ma bonne vieille grand'mère? « Que faisait-il

donc pendant la terrible année de la Terreur? »

— La famille de Châtillon existe pourtant encore, dit Ernest d'un air pensif, et, quoique bien déchue de sa grandeur passée, elle n'a subi ni honte ni déshonneur... Peut-être le spectre n'a-t-il d'autre mission que de la préserver de ces maux, et dans ce cas, qui sait si une troisième apparition n'aurait pas bientôt son utilité?

— Bon! dit la jeune fille avec gaîté, sans remarquer l'accent particulier d'Ernest en émettant ce doute, vous devez penser ainsi, vous qui avez vu le spectre

sous la forme d'une femme vêtue de blanc, dans la chapelle du vieux château, le soir même de votre arrivée ici. Vous m'aviez même soupçonnée d'avoir rempli ce rôle à mon insu, lors de ma funeste maladie...

— Ce n'était pas vous, je le crois maintenant ; mais alors quelle était cette figure mystérieuse dont l'apparition m'avait semblé d'un augure favorable... augure qui ne s'est pas réalisé ?

Et il poussa un profond soupir.

— Je ne suis pas dans le secret des fantômes, répliqua mademoiselle Blanchard

légèrement; mais est-ce donc pour me parler de ces vieilles histoires que vous oubliez votre fusil et mon bon ami Fox?... Monsieur Ernest, ajouta-t-elle d'un ton différent en baissant la voix, vous êtes resté longtemps avec ma grand'mère; comment l'avez-vous trouvée? Le médecin secoue toujours la tête tristement quand je l'interroge.

— Elle est obsédée par des idées noires qui lui font beaucoup de mal. Elle craint surtout pour vous, chère Denise, comme si jamais vous pouviez rester sans protection et sans défense!

— Et vous l'avez rassurée à cet égard? demanda Denise.

— Vous ne sauriez en douter; je lui ai dit que mon père...

— Votre père! et pourquoi pas vous, Ernest?

— Ah! Denise, je vous aime, et ma vie entière doit vous être consacrée. Mais, dans l'état où se trouve madame Blanchard, je n'ai pas osé lui avouer...

— Et pourquoi n'avez-vous pas osé? interrompit la jeune fille dont les yeux commençaient à s'animer, et dont les narines roses se gonflaient de colère; qu'attendez-vous donc pour lui révéler que

nous nous aimons depuis longtemps, et que je dois trouver en vous mon protecteur naturel? En vérité, monsieur de Rosemberg, vos hésitations continuelles pourraient inspirer à la fin de singuliers soupçons. Après tant de serments, quel obstacle vous empêche encore d'avouer hautement cet amour qui est pur et innocent? Nos fortunes et nos conditions paraissent à peu près égales; votre excellent père, dans ses rares visites à la ferme, me témoigne une affection véritable, et ma grand'mère vous chérit comme un fils; d'où vient donc, quand cette digne femme vous invite à la rassurer par un mot sur vos intentions à mon égard, que vous n'*osez* pas le prononcer? Dites, Ernest, comment faut-il interpréter une pa-

reille conduite, et que dois-je penser d'un sentiment qui semble ainsi avoir honte de lui-même?

Rosemberg était tout interdit; jamais Denise ne s'était exprimée avec cette véhémence; il baissait la tête sans répondre.

— Eh quoi! reprit mademoiselle Blanchard, vous pouvez parler avec tant d'abondance quand il s'agit de spectres, d'apparitions, de présages, et vous vous taisez quand on invoque votre honneur, votre loyauté? Ernest, je vous adjure de vous expliquer... Vous avez voulu être aimé de moi; hélas! ce n'a pas été diffi-

cile; je vous aimai du premier moment où je vous vis. Depuis ce temps, confiante dans vos protestations chaleureuses, je me suis laissée doucement aller à la pensée de cet amour; nos destinées sont associées l'une à l'autre dans tous mes rêves; je ne pourrais effacer votre image de mon cœur sans le briser... Rosemberg, dans quel but avez-vous troublé mon repos? Pourquoi, lorsque l'heure est venue, lorsque les convenances vous imposent le devoir d'avouer un sentiment honorable, reculez-vous avec tant d'effroi? Cette affection ne serait-elle qu'un mensonge? M'auriez-vous trompée, ou vous seriez-vous trompé vous-même?

— Épargnez-moi, Denise, reprit Ernest

les yeux humides de larmes ; ne vous irritez pas contre moi, car vos reproches redoublent mes angoisses... Je ne rétracte aucune de mes paroles, aucun de mes serments ; mais laissez-moi vous rappeler, Denise, que je n'ai pas prononcé, que je n'ai jamais pu prononcer le mot de... mariage.

Mademoiselle Blanchard se redressa par un mouvement impétueux.

— Monsieur de Rosemberg, s'écria-t-elle, ceci est un outrage, et je serais tentée, à mon tour, de vous rendre mépris pour mépris !

— Vous ne m'avez pas compris, Denise ; un mariage avec vous ferait l'orgueil et la joie de ma vie... Je veux dire seulement qu'un obstacle puissant nous sépare.

— Je ne puis croire cela ; je vous ai toujours reconnu un caractère timide, et vous vous exagérez sans aucun doute les difficultés. Allez trouver votre père ; il est plein de sagesse et de bonté ; apprenez-lui la vérité, et je suis sûre qu'il ne résistera pas à vos instances.

— Ah ! Denise, c'est justement mon père et sa froide raison que je crains le plus.

— Mais enfin quel est cet obstacle?

— Je ne puis le dire.

La colère un moment affaiblie de Denise se ranima tout à coup.

— Vous me devez compte du motif de vos refus, dit-elle; j'ai le droit de connaître à quel préjugé peut-être vous me sacrifiez... Mais j'y songe, poursuivit-elle d'une voix étouffée en se cachant le visage dans ses mains: ma fatale maladie d'autrefois... la crainte que dans l'avenir... Oh! c'est cela, c'est cela, et, malheureuse que je suis, je ne puis même pas me plaindre!

— Sur mon honneur, Denise, vous vous trompez! s'écria Ernest. Qui pense encore à ces indispositions passagères de votre enfance? Elles n'ont laissé nulle trace, elles ne reviendront plus... Non, l'obstacle dont je parle est d'une autre nature.

— Alors faites-le moi connaître.

— Encore une fois, je ne le puis ; il s'agit d'un secret qui ne m'appartient pas à moi seul.

Denise réfléchit un moment ; enfin elle reprit avec une amère ironie :

— Suis-je assez insensée! je cherche des causes qui n'existent pas, et je me laisse prendre à de misérables subterfuges! Ernest de Rosemberg, ayez le courage de votre mauvaise action; convenez que vous vous êtes fait un jeu d'inspirer des sentiments que vous ne partagez pas.

— Denise, je vous jure...

— Laissez-moi, je ne vous crois plus.

Et elle se mit à sangloter.

Fox, qui était couché à ses pieds, releva sa tête intelligente, et voulut glisser son

museau dans la main de Denise pour la caresser. Elle le repoussa d'un mouvement brusque, et le pauvre animal s'éloigna en gémissant.

Ernest lui-même était fort ému ; la rougeur et la pâleur se succédaient rapidement sur son visage.

— Denise, reprit-il, je ne saurais me résigner à votre mépris, à votre haine. Aucune considération ne m'empêchera de vous apprendre mon secret : peut-être me suis-je, en effet, exagéré son importance... vous en serez juge.

— Vous avez donc véritablement un se-

cret, Ernest? En ce cas, je ne sais si je dois insister...

— Il est trop tard, Denise; vous avez suspecté mon honneur, ma sincérité, je me dois à moi-même de vous faire une confession entière.

En même temps, il exposa en peu de mots quels étaient son titre et son nom réels, et quelles raisons les avaient déterminés, son père et lui, à se cacher sous le nom de Rosemberg.

La jeune fille écouta ces explications avec une effrayante stupeur.

Elle respirait à peine.

— Vous savez maintenant la vérité, chère Denise, poursuivit Ernest ; mon père me répète souvent qu'un nom tel que le nôtre est un fardeau bien lourd à porter, et je sens chaque jour la justesse de cette parole. Mais que ne peut une affection puissante? Je rejetterai loin de moi, s'il le faut, ce fardeau inutile ; le duc ne peut manquer de consentir ; il est supérieur aux préjugés de la naissance. D'ailleurs, vous êtes la petite-fille d'un homme qui a noblement donné sa vie pour nous, d'une femme qui a sauvé du naufrage un débris de notre fortune passée ; mon père verra peut-être dans ce projet le moyen d'ac-

quitter une dette de reconnaissance. Et puis, il pourrait se présenter des circonstances où la reprise de notre nom et de notre titre serait aussi pénible pour lui que pour moi... Ne désespérons donc pas, Denise; et peut-être... Mais, juste ciel! qu'avez-vous donc?

Un changement extraordinaire venait, en effet, de s'opérer dans la pauvre Denise. Son visage se décomposait, ses yeux devinrent hagards, et elle partit d'un éclat de rire, mais d'un rire strident, convulsif, du caractère le plus alarmant. Ernest saisit la main de la malheureuse enfant.

— Qu'avez-vous, Denise? s'écria-t-il;

de grâce, parlez-moi, ma bien-aimée... Quelle est la cause de cette gaîté inexplicable ?

Le rire continuait par gammes saccadées, rauque et douloureux comme la toux d'un poitrinaire. Rosemberg, dans une angoisse inexprimable, allait appeler au secours, quand mademoiselle Blanchard prononça enfin quelques paroles intelligibles.

— Ah ! ah ! ah ! disait-elle sans pouvoir surmonter tout à fait ce rire effrayant, il est duc... duc de Châtillon... le descendant des seigneurs ! On me l'avait dit, en effet, ou je l'avais rêvé, ou je le savais sans

qu'on me l'eût dit, et je lui avais offert des fleurs à son arrivée... Oui, oui, c'est le duc ! ah ! ah ! ah ! la plaisante chose ! Et moi, moi, je suis la duchesse de Châtillon ! la duchesse Denise... Et j'irai visiter les travailleurs dans la grange avec une robe à queue, brodée de diamants et de perles ! Que les vachères osent venir me parler, sans avoir mis des bas à leurs pieds et des gants à leurs mains !... Sur ma foi ! elles verront beau jeu ! « Péronnelles, dirai-je, » vous sied-il de vous présenter devant la » duchesse Denise ! » Ah ! ah ! ah ! le joli monde que nous ferons tous quand la ferme sera changée en château, et quand les fermières seront changées en grandes dames !... Oui, mais le spectre de Châtillon qui viendra me tordre le cou !

Rien ne saurait peindre le désespoir d'Ernest en reconnaissant à n'en pouvoir douter, que l'infortunée jeune fille avait encore une fois perdu la raison. Il restait comme un homme foudroyé, les bras pendants, la bouche ouverte, anéanti.

— Denise! murmura-t-il d'une voix étouffée, pauvre Denise!

Elle avait cessé de rire tout à coup et elle gardait un silence farouche; mais les sentiments divers qui se reflétaient sur son visage trahissaient une extrême agitation intérieure.

L'accès n'était donc pas fini, et ses lè-

vres remuaient par intervalles sans laisser échapper aucun son, quand une servante, apparaissant à l'autre extrémité de la treille, du côté de la maison, cria de toute sa force :

— Mademoiselle Denise, venez... Madame vous demande.

Cet appel sembla déterminer une réaction chez la jeune fille. Son regard devint plus doux, quoiqu'il lui restât quelque chose de vague et d'étonné. Ernest observait avec anxiété ces symptômes de bon augure.

— Mademoiselle Denise, répéta la ser-

vante, n'allez-vous pas venir? madame a besoin de vous.

Cette fois la pauvre petite eut l'air de comprendre nettement ce qu'on lui voulait. La force de l'habitude, un sentiment profond dissipèrent les nuages qui obscurcissaient encore son cerveau. Elle se tourna vers la servante, et dit d'une voix qui avait retrouvé sa sonorité :

— Me voici, Ringaude ; dites à ma grand' mère que je viens.

Puis, s'adressant au jeune Rosemberg qui commençait à respirer plus librement:

— Monsieur Ernest, laissez-moi, dit-elle; nous causerons un autre fois sur ce sujet...... Jusque-là ne cherchez pas à me revoir; j'ai besoin d'un peu de temps pour me remettre de cette secousse. Je vous préviendrai quand je me croirai assez forte pour reprendre cette conversation... Ne me suivez pas... Adieu.

Et elle se dirigea en courant vers la maison. Malgré sa défense, Ernest voulut l'accompagner.

— Denise, chère Denise, s'écria-t-il, permettez-moi d'espérer...

Elle se retourna, lui fit un signe moitié

impérieux, moitié suppliant, et rejoignit la servante.

Ernest s'était arrêté ; il essuya son front couvert d'une sueur froide.

— Ce n'a été qu'un éclair, murmura-t-il, mais un éclair qui peut-être annonce un long orage... Mon Dieu ! ayez pitié de ma bien-aimée Denise !

Après une courte pause, il rentra dans la cuisine où il avait laissé son fusil. Les domestiques de la ferme riaient et jasaient comme à l'ordinaire ; rien n'annonçait un

événement fâcheux dans la paisible habitation.

En passant devant la porte du petit-salon, il s'arrêta de nouveau sans affectation ; il put entendre Denise et madame Blanchard s'entretenir de l'autre côté avec leur calme habituel.

— Allons ! pensa-t-il, je me serai exagéré le mal... c'était un délire passager comme une violente crise nerveuse en donne parfois aux personnes délicates. Suivant son désir, laissons-la se remettre de cette émotion, et demain, sans doute, je la retrouverai douce, bonne, pleine de sens comme toujours.

Rassuré par ces réflexions, il jeta son fusil sur son épaule, siffla son chien et sortit de la ferme.

VI

La querelle.

Ernest de Rosemberg se mit à marcher à grands pas. Malgré ses observations consolantes au sujet de Denise, une secrète inquiétude agitait encore son esprit. Il errait au hasard dans les champs sans avoir conscience de ses actions.

D'abord Fox, voyant son maître en guêtres et en casquette, le fusil sous le bras, avait cru bonnement que cette promenade vagabonde avait la chasse pour objet. Il s'était donc mis consciencieusement en quête du gibier ; mais comme Ernest s'obstinait à oublier l'arme dont il était porteur, la pauvre bête le regardait d'un air de surprise et de désappointement. Elle continuait pourtant à remplir son devoir, espérant peut-être que sa constance finirait par triompher des préoccupations de son seigneur ; et elle arpentait landes et bruyères avec une ardeur, une patience, une sagacité dignes d'un meilleur sort.

Depuis plusieurs heures déjà Ernest

parcourait la campagne, et il se trouvait assez loin de Châtillon, dans un canton désert et boisé qui avait autrefois appartenu à son père. Comme il traversait avec distraction une fougeraie, un énorme lièvre partit gaillardement sous le nez de Fox et gagna le large en dressant les oreilles. Cette fois l'instinct du chasseur se réveilla ; Ernest appuya son fusil à l'épaule, le coup partit et le lièvre roula foudroyé.

Comme Fox revenait tout glorieux, portant à la gueule le prix de l'adresse de son maître, un nouveau personnage sortit d'un bouquet de bois qui s'élevait à quelque distance. C'était un homme d'une

trentaine d'années, équipé en chasseur avec une grande élégance. Il avait un habit de drap vert à boutons d'argent ciselés, une casquette de velours et des guêtres ouvragées à la mode espagnole. Son fusil, chef-d'œuvre des manufactures de Saint-Étienne, était richement monté en argent. Son carnier, en filet de soie, semblait trop mignon et trop riche pour être destiné à contenir du gibier. Aussi ne tarda-t-on pas à voir sortir du bois, derrière le personnage principal, un laquais en livrée, qui pliait sous le poids d'un immense sac bourré de lièvres et de perdreaux.

L'élégant chasseur avait une figure assez belle, qui ne manquait pas de distinc-

tion. Cependant sa moustache, d'un noir de jais, était relevée en croc d'un air prétentieux, et ses manières trahissaient une impertinence extrême. Laissant son domestique sur la lisière du bois, il s'avança d'un pas majestueux vers Ernest, qui chargeait son fusil. En l'abordant, il toucha légèrement sa casquette avec sa main gantée et demanda d'un ton hautain :

— Puis-je savoir, monsieur, de quel droit vous chassez dans ce canton ?

Ernest mesura son salut exactement sur celui qu'il venait de recevoir ; puis, jetant un regard rapide autour de lui, il dit avec étonnement :

— Eh quoi ! ne suis-je donc plus sur les terres dépendant de la ferme de la Cense?

— Non, monsieur ; vous avez dépassé les limites depuis longtemps ; vous êtes chez moi, et ce sont là des façons de braconnier que je ne saurais souffrir.

— Braconnier ! répéta Ernest en se redressant avec fierté.

— Oui, monsieur, braconnier... et n'y revenez plus, ou je saurais bien vous faire repentir de votre hardiesse.

Ernest frémissait de colère ; l'insolence

de son interlocuteur avait subitement dissipé ses rêveries. Toutefois, il se trouvait dans son tort et il eut la force de réprimer son indignation.

— Il suffit, monsieur, dit-il froidement ; si, par une inattention que je regrette, j'ai dépassé les limites de mon terrain de chasse, veuillez reçevoir mes excuses... Mais, avant de m'éloigner, je vous serais obligé de me donner quelques renseignements, afin que j'évite de retomber désormais dans une pareille faute. De quelle propriété dépend l'endroit où nous sommes et comment se nomme le propriétaire qui sait revendiquer ses droits avec tant d'urbanité ?

L'inconnu sentit le coup et rougit involontairement. Cependant il répondit du même ton dédaigneux :

— Je ne me soumets pas volontiers à un interrogatoire, monsieur ; mais je veux bien faire acte de complaisance, et vous ne pourrez plus invoquer votre ignorance à l'avenir... Ces landes relèvent de la terre de Châtillon, dont je suis propriétaire, et moi, monsieur, je me nomme François de Châtillon.

L'étonnement d'Ernest, en se trouvant face à face avec un Sosie, ne saurait se peindre ; il recula d'un pas.

— Châtillon! répéta-t-il ; vous vous appelez Châtillon, *vous?*

— Et pourquoi non, monsieur? répliqua le chasseur avec un aplomb superbe, si ce nom ne vous paraît pas suffisamment illustre, je compte y ajouter, dès que les temps deviendront meilleurs pour l'ancienne noblesse, un titre qui a brillé de quelque éclat dans ce pays.

— Vous prendriez le titre de marquis, de duc de Châtillon, peut-être?... Et, à votre tour, de quel droit, monsieur?

— D'un droit dont je ne veux rendre compte à personne. Cependant, outre le

fief noble de Châtillon, dont je suis propriétaire, je possède des parchemins, des actes authentiques...

— Des parchemins volés par les pillards de 93 ! des actes qui avaient été confiés en dépôt à quelque garde-notes de vos ancêtres ! s'écria Ernest avec véhémence. Tenez, je vous connais, seigneur de Châtillon... Dans le premier moment, j'avais oublié votre ridicule histoire ; maintenant elle me revient à l'esprit..... Vous êtes M. François Claudin, dont la famille, estimable autrefois, fournissait des baillis et des notaires à la maison de Châtillon et qui a fini par s'enrichir à ce métier. Votre aïeul acheta, lors de la révolution, la

ferme du Petit-Châtillon, que nous apercevons là-bas à travers les arbres, et c'est uniquement de là que vous viennent vos prétentions à la noblesse. Votre aïeul signait le *citoyen* Claudin ; votre père pour se distinguer de ses homonymes, a signé longtemps Claudin (*de Châtillon*). Et vous, monsieur, à Paris, où vous jouez volontiers le rôle de gentilhomme, vous avez pris l'habitude de vous faire appeler François de Châtillon, en attendant que vous usurpiez aussi les titres d'une famille que vous supposez incapable de les défendre... Mais on y mettra bon ordre, monsieur François Claudin, je vous en avertis!

La figure du beau chasseur avait pris

des teintes verdâtres; il serrait les dents et les poings avec une rage muette. Les assertions d'Ernest étaient exactes de tous points, M. Claudin le savait; mais il espérait que ces détails n'étaient pas connus dans le pays, où, grâce à l'importance que lui donnait sa fortune, grâce surtout à la terreur qu'il inspirait, personne n'osait lui rappeler ouvertement son obscure origine. Qu'on juge donc de son humiliation et de sa fureur quand il s'entendit reprocher son stupide orgueil avec si peu de ménagements!

— Monsieur, dit-il, je ne puis souffrir aucune discussion sur ce sujet, et je ne permettrai jamais à personne de mettre

en question le nom que je porte ou le titre que je prends... Mais comme vous vous êtes servi d'expressions offensantes pour mon honneur, je vous prierai, à mon tour, de me dire votre nom, afin que je sache quelle espèce de réparation je puis réclamer de vous.

— Mon nom, monsieur Claudin, est des plus modestes auprès du vôtre ; je m'appelle tout simplement Ernest de Rosemberg.

— Rosemberg ! s'écria Claudin avec un certain embarras ; vous êtes donc le fils de cet Allemand soi-disant homme d'affaires d'un duc de Châtillon, que jamais

personne n'a vu, et qui, s'il existe, poursuivit-il en retrouvant son assurance, est sans doute quelque membre ignoré de ma famille ?

Cette étrange persistance, cette interversion effrontée des rôles, présentaient un caractère si plaisant que, malgré la gravité des circonstances, Ernest éclata de rire.

— C'est juste, reprit-il enfin, M. Claudin est conséquent avec lui-même! Cependant on ne m'empêchera pas de penser et de dire que la branche des Claudin figurerait d'une manière fort divertissante

sur l'arbre généalogique des descendants de Bernard le Gaucher.

Ce nom de Claudin, qu'on lui jetait à la face avec tant d'opiniâtreté, parut porter au comble l'exaspération du parvenu.

— Assez, monsieur! dit-il en frappant du pied; je ne saurais tolérer plus longtemps cet odieux persifflage... Monsieur, si vous êtes noble en effet, malgré l'humble profession que vous exercez, vous recevrez demain la visite d'un de mes amis, qui règlera les conditions d'une rencontre entre nous.

— A vos ordres, monsieur François Claudin, reprit Ernest toujours moqueur ; mais faut-il vraiment être gentilhomme pour mériter l'honneur que vous me destinez? Je crains fort que ma noblesse ne soit pas tout à fait de l'espèce de la vôtre, à vous parler franchement.

— Monsieur, prenez garde de me pousser à bout!

Et il serrait avec énergie la crosse de son fusil de chasse. Ernest haussa les épaules.

— Un descendant des preux, tel que M. Claudin, reprit-il, ne saurait se rendre

coupable d'un acte de violence qui n'aurait rien de chevaleresque... Mais finissons-en, poursuivit-il en changeant de ton. J'ai dit, monsieur, qu'en m'abordant pour me reprocher d'avoir chassé sur vos terres, vous aviez manqué de politesse, et je ne me rétracte pas. J'ai dit encore que vous n'aviez aucun droit de porter le nom de Châtillon, parce que vous vous appeliez Claudin, et que vous ne pouviez vous appeler autrement, et je persiste dans cette opinion. Est-ce bien entendu? Maintenant j'ajouterai ceci : Chaque fois qu'en ma présence on vous donnera ou vous vous donnerez le nom respectable de Châtillon, je protesterai de toute ma force contre cette usurpation... M'avez-vous bien compris?

— Parfaitement, monsieur; c'est un duel à mort que vous voulez?... Vous l'aurez, je vous le promets.

— Vous me dites ceci comme Talma pourrait le dire, reprit le jeune homme avec son ton railleur; c'est sans doute parce que vous craignez que votre renommée de duelliste ne soit pas arrivée jusqu'à moi? Rassurez-vous; maintenant que les souvenirs me reviennent, je me rappelle en effet qu'on parle de vous comme du plus intrépide raffiné d'honneur qui ait jamais ferraillé au bois de Boulogne ou de Vincennes. On cite les fils de famille, les maris mécontents, les frères importuns que vous avez tués ou blessés...

Oh! je sais combien vous êtes redoutable, monsieur Claudin, et je ne m'en effraie nullement, je vous assure.

En même temps il salua d'un air cérémonieux, et, laissant le chasseur muet de rage, il s'éloigna rapidement afin de sortir au plus tôt des propriétés de son ennemi. En chemin, il rencontra un pauvre paysan auquel il donna le lièvre qu'il avait tué, ne voulant pas conserver du gibier de M. Claudin.

Cette aventure avait complétement changé le cours de ses idées. Incapable de crainte, il éprouvait une violente indignation contre ce fils des anciens servi-

teurs de sa famille, qui osait usurper son nom, après avoir usurpé la plus grande partie de ses biens. Ce fait, qui s'est répété tant de fois depuis, lui semblait monstrueux et mettait en mouvement tout le sang chaud de ses veines. Cependant la pensée de Denise ne tarda pas à se réveiller, et peu à peu le souvenir de cette altercation s'effaça de son esprit.

Ernest eût bien voulu retourner à la ferme pour apprendre des nouvelles; mais il craignait que sa présence ne produisît une impression fâcheuse sur mademoiselle Blanchard. Il se contenta donc de rôder de loin autour des bâtiments, dans l'espoir de rencontrer quelque personne

de service qu'il pourrait questionner sur l'objet de ses inquiétudes.

Une agitation insolite régnait dans la maison. Les domestiques et les servantes allaient et venaient d'un air affairé. Comme Ernest cherchait à deviner la cause de ce mouvement extraordinaire, il fit une remarque plus alarmante encore. Un homme à cheval sortit de la cour de la Cense et se dirigea rapidement vers le bourg de Châtillon.

Malgré la distance, Ernest reconnut la grande redingote et le chapeau à larges bords du médecin du pays. Qui

donc était malade à la ferme ? Était-ce madame Blanchard, était-ce Denise ? Ernest voulut s'en assurer sur-le-champ ; il se mit à courir de toutes ses forces pour rejoindre le docteur ; mais celui-ci allait grand train. Rosemberg, s'apercevant qu'il ne pourrait l'atteindre, se mit à l'appeler.

Soit préoccupation, soit que le bruit des pas du cheval sur le cailloutage du chemin eût couvert la voix, le cavalier continua d'avancer sans retourner la tête, et disparut bientôt derrière les dernières maisons du bourg.

Ernest fut encore une fois tenté de s'a-

vancer jusqu'à la grande porte de la ferme pour prendre des informations ; mais il résolut donc d'attendre que la nuit commençât à tomber, sa visite alors devant être sans inconvénient.

VII

La querelle (suite).

Le soleil était près de se coucher. Afin de ne pas exciter l'attention par ses promenades continuelles autour de la maison, Ernest monta vers les ruines, où il comptait se cacher jusqu'à ce que la soirée fût plus avancée.

Les vieilles tours n'avaient subi aucun changement sensible depuis la première visite des deux Rosemberg; qu'étaient, en effet, quatre années de plus pour ces solides murailles qui avaient bravé tant de siècles? Ernest franchit avec un respect religieux le portail brisé, traversa la grande cour, toujours remplie de décombres, et pénétra dans la chapelle. Les tombeaux, et surtout celui du marquis de Châtillon, étaient tenus dans le meilleur ordre; plusieurs statues mutilées avaient été replacées dans leurs niches, et le pied du passant ne risquait plus de fouler involontairement quelque objet consacré par le culte ou par la mort. Bien que l'heure ne fût pas avancée, cette forêt de piliers gothiques commençait à répandre

dans la nef une teinte sombre, du caractère le plus imposant.

Le jeune homme vint s'asseoir sur un chapiteau renversé, son fusil à côté de lui et son chien à ses pieds ; puis, cédant à l'irrésistible influence de l'heure, du lieu et de la situation, il tomba dans une profonde rêverie.

Bien des fois déjà, Ernest s'était laissé surprendre par la nuit dans ce lieu désert, et il avait paru se plaire dans ces méditations où sa vive imagination évoquait peut-être les splendeurs du passé. Mais ce soir-là ses réflexions ne suivirent pas leur paisible cours ordinaire. Des images lu-

gubres se présentaient à son esprit ; il s'agitait, il éprouvait des angoisses inexprimables. Cependant il ne pensait pas nettement aux divers motifs d'inquiétude qui pouvaient lui revenir à la mémoire ; il ne pensait pas à ce duelliste de profession dont il avait bravé la colère le jour même, il ne pensait pas à la position si critique de son père, pas même à la funeste maladie dont sa chère Denise était peut-être menacée. Peut-être, à son insu, ces sujets de crainte étaient-ils, chacun pour sa part, dans cet état douloureux ; mais il lui semblait que sa souffrance toujours croissante, intolérable, n'eût aucun motif défini. Il était oppressé ; il frissonnait par moments, puis son front se couvrait de sueur. Éveillé, il avait le cauchemar ; bien portant, il

ressentait les symptômes de la fièvre. Enfin, il éprouvait ce malaise, cette anxiété inexplicables que les physiologistes attribuent à certaines modifications du système nerveux, et que les personnes superstitieuses considèrent comme des pressentiments d'un malheur prochain.

Une circonstance nouvelle vint faire prendre une direction à cette terreur sans cause. Fox, qui dormait à ses pieds, donna bientôt à son tour des signes d'agitation ; enfin, soulevant un peu la tête, il poussa un de ces hurlements bas et plaintifs que peu de personnes entendent sans émotion. Ce hurlement fut répété par les échos de la chapelle et se propagea de piliers en piliers d'une manière sinistre.

Rappelé à lui-même, Ernest crut que cette espèce de gémissement annonçait l'arrivée d'un promeneur dans les ruines, et il regarda de tous côtés. Rien ne bougea dans la vaste étendue de la chapelle. Cependant le chien répétait par intervalles son hurlement lugubre, mais sans aboyer, ce qu'il n'eût pas manqué de faire si réellement une personne inconnue se fût approchée de son maître.

Tout à coup Rosemberg crut voir quelque chose se mouvoir en face de lui. A la hauteur de trente à quarante pieds du sol se trouvait une de ces galeries circulaires, comme il en existe dans un grand nombre d'églises gothiques. Cette galerie, prati-

quée dans l'épaisseur de la muraille, et soutenue par de nombreux balustres dont plusieurs étaient rompus, n'avait pas d'escalier apparent. Cependant une forme humaine se montrait dans cette espèce de tribune, et sa présence semblait être la cause des gémissements de Fox.

Après un moment d'examen, Ernest crut distinguer, derrière les balustres de la tribune, une femme enveloppée de grandes draperies. Cette femme, dont les traits n'étaient pas visibles à cette distance, faisait des gestes de douleur, se tordait les bras, se frappait la poitrine et donnait tous les signes du désespoir. Le jeune Allemand se souvint alors que les croyances

de son pays natal attachaient à une pareille vision les plus terribles présages; toutefois, honteux d'abord de cette pensée, il demanda d'une voix ferme :

— Qui êtes-vous? que faites-vous ici?

On ne répondit pas et on continua les gestes de désespoir. Ernest imposa silence à Fox et demanda plus haut :

— Madame, comment êtes-vous venue en cet endroit? avez-vous besoin de secours?

Alors de faibles lamentations partirent

de la galerie, et une voix déchirante dit lentement :

— Malheur ! malheur ! malheur !

Ernest frissonna. Cette aventure concordait si bien avec l'état maladif de son esprit, qu'il ne doutait presque plus d'une apparition surnaturelle.

— A qui annoncez-vous malheur ? reprit-il ; est-ce à vous ? est-ce à moi ?

— Châtillon ! pauvre Châtillon ! répliqua-t-on avec un accent plus lamentable encore.

— C'est donc sur moi que vous pleurez? quel malheur me menace?

— La ruine, le désespoir la mort!

— Qui que vous soyez, je vous conjure de parler clairement... Ces malheurs, n'est-il aucun moyen de les éviter?

— Il en est, si vous voulez suivre mes avis et obéir à mes ordres.

— Vos ordres?... Eh bien, quels sont-ils?

— Vous vous rendrez ici même, demain à minuit.

— J'y viendrai.... Est-ce tout?

— Non, il faut encore arracher de votre cœur un fatal amour pour une femme indigne de vous; il faut cesser de la voir et ne plus penser à elle.

— Jamais! s'écria le jeune homme avec énergie; j'aime Denise et je suis aimé d'elle.

— Il n'est que trop vrai; mais il le faut, je le veux.

On se tut et les gémissements recommencèrent.

— Qui donc êtes-vous, reprit Ernest, pour me parler avec tant d'autorité ?

— Je suis, répliqua-t-on après une pause, celui qui apparaît quand la famille de Châtillon est en péril, et qui essaie de la sauver avec l'aide de Dieu!

Mais Ernest avait été frappé de certaines intonations de cet organe doux et et plaintif. Il tendit les mains vers la tribune en s'écriant :

— Denise, chère Denise, est-ce vous ? Pourquoi ce déguisement? ne pouviez-vous me dire là-bas à la ferme...

— Je ne suis pas Denise.

Mais ces dernières paroles ne firent que confirmer Ernest dans son opinion.

— N'essayez pas de me tromper, dit-il ; je ne puis comprendre que je n'aie pas reconnu plus tôt votre voix... Descendez, je vous en conjure, et je vous expliquerai...

— Je ne suis pas Denise, répéta-t-on ; souvenez-vous de votre promesse,... à demain, minuit... adieu.

— Denise, je vous en conjure, écoutez-moi.

Mais la figure voilée avait disparu et tout demeurait immobile derrière les balustres de la galerie à peine visibles eux-mêmes dans les ombres du soir.

Ernest appela plusieurs fois encore ; il ne reçut aucune réponse. Alors il se mit à chercher avec ardeur l'escalier secret qui devait conduire à la galerie ; ses efforts furent inutiles et l'escalier ne se retrouva pas. Découragé, il s'arrêta au milieu de l'église.

— On dit, pensait-il, que le spectre de Châtillon emprunte ainsi la forme de personnes connues, mortes ou vivantes, pour intervenir dans les affaires de ses descen-

dants. Aurait-il donc pris cette fois la figure de ma chère Denise, ou bien Denise elle-même... Je veux savoir la vérité à tout prix.

Il appela Fox, sortit des ruines et prit en courant le chemin de la ferme. De temps en temps il se retournait pour regarder derrière lui ; mais, quoique le crépuscule permît encore de distinguer les objets à une certaine distance, il n'aperçut personne.

— Elle n'aurait pu passer sans être vue ! murmura-t-il.

Au bout de quelques minutes, il arrivait à la Cense.

Du premier coup d'œil, il reconnut qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. Toutes les fenêtres du bâtiment d'habitation étaient éclairées ; les charrues, les attelages de bœufs et de chevaux, abandonnés dans la cour, témoignaient de la négligence des valets à remplir leurs devoirs. Devant la porte était un groupe de personnes d'où sortaient des pleurs et des lamentations.

Bien qu'il s'attendît à de sinistres événements, Ernest sentit son cœur se serrer. Il s'approcha du groupe avec empressement ; au milieu de trois ou quatre femmes éploréss, M. de Rosemberg écoutait le récit que l'une d'elles faisait en ce mo-

ment du malheur arrivé dans la maison.

— Grand Dieu ! mon père, s'écria Ernest respirant à peine, qu'y a-t-il donc ?

— Ah ! vous ici, dit M. de Rosemberg tristement ; vous venez sans doute comme moi chercher des nouvelles ? Nous arrivons trop tard... *Elle* est morte depuis plus d'une heure.

— Qui est mort ? balbutia le jeune homme épouvanté.

— Eh ! notre pauvre amie, madame Blanchard : la goutte l'a suffoquée d'une

manière presque foudroyante, à la suite d'une émotion dont la cause est inconnue.

Alors les commères, interrompant leurs larmes et leurs sanglots, recommencèrent, à l'usage d'Ernest, le récit de la catastrophe. Elles exposèrent comment le matin *madame* était mieux, ainsi que M. Ernest avait pu en juger lui-même ; comment tout à coup, pendant que Denise se trouvait près d'elle, un terrible accès de goutte s'était déclaré ; comment le médecin n'avait pu soulager la malade ; comment alors elle avait demandé avec instances à voir M. de Rosemberg qui arrivait enfin, mais trop tard.

— Je suis accouru aussitôt que me l'ont permis les affaires de l'usine, qui, en l'absence de M. Jacquet, pèsent sur moi seul, répliqua M. de Rosemberg , je ne croyais pas le cas aussi pressant... Mais que pouvait avoir à me dire cette pauvre femme, le savez-vous, Ernest ?

— Non, mon père ; aujourd'hui encore elle assurait qu'elle avait à faire des révélations de la plus haute importance au duc de Châtillon ; elle est morte sans doute avec son secret !... Mais vous ne me parlez pas de Denise, poursuivit-il en s'adressant aux femmes de la ferme ; comment a-t-elle supporté ce coup ?

— La chère demoiselle est comme folle

de chagrin, répondit une des commères d'un ton pleurard, et si cela continue, il est à craindre...

La Ringaude lui lança un regard qui lui coupa la parole.

— Où est-elle ? reprit Ernest, ne pourrions-nous la voir ?

Personne ne répondit d'abord à cette demande si naturelle.

— Il en sera ce que vous voudrez, monsieur Ernest, dit enfin la Ringaude ; mais la pauvre petite n'est guère en état de re-

cevoir quelqu'un ; le chagrin l'accable et M. le curé lui-même n'a pas pu lui tirer deux paroles suivies... Nous sommes toutes auprès d'elle pour la soutenir et l'encourager, mais nous ne réussissons guères.

— Il faut que cette première douleur ait son cours, dit M. de Rosemberg ; Ernest, laissons cette chère enfant pleurer en liberté ; nous lui présenterons nos consolations dans un moment où elle sera plus en état de les comprendre... En attendant, poursuivit-il en s'adressant aux femmes de la ferme, veillez bien sur elle et ne la quittez pas d'un instant. Elle est de ce moment sous ma protection, je veux dire sous la protection de M. de Châtillon, qui

a tant d'obligations à sa famille. Demain matin, mon fils et moi, nous assisterons aux funérailles de cette sainte femme, madame Blanchard ; si, d'ici là, ma présence ou mes services devenaient nécessaires, on me trouverait à la fabrique.

Les commères le remercièrent de ses bontés et lui firent une humble révérence. M. de Rosemberg voulut partir en emmenant Ernest ; mais celui-ci hésitait à le suivre.

— Mon père, dit-il en sanglotant, abandonnerons-nous Denise dans ce cruel moment ? une parole affectueuse de notre part, une larme qui se confondrait avec

les siennes pourraient adoucir cette immense affliction. Si vous saviez...

— Je sais, Ernest, reprit M. de Rosemberg avec fermeté, que tout effort pour apaiser cette douleur aurait maintenant pour résultat de l'irriter. Encore une fois, laissons leur cours à des transports légitimes et inévitables. Demain nos consolations seront plus efficaces et mieux écoutées... Venez donc, mon enfant ; notre présence est inutile ici et peut-être est-elle bien nécessaire là-bas à l'Abbaye.

Il poussa un profond soupir ; puis, glissant son bras sous celui d'Ernest, il entraîna doucement son fils, tandis que les femmes de la ferme rentraient précipitamment dans la maison.

VIII

L'associé.

En retournant au bourg de Châtillon, Ernest versait quelques larmes ; M. de Rosemberg était pensif, mais calme et grave comme à l'ordinaire.

— Vous êtes jeune, Ernest, dit-il enfin ;

et vous n'avez pas eu le temps de vous familiariser avec la mort. Vous ne pouvez encore la considérer comme un bienfait pour ceux qui ont beaucoup et longuement souffert... Ne plaignez pas ceux qui s'en vont, mon fils, car ils entrent dans le port tandis que nous restons à lutter contre l'orage.

Ernest releva la tête et une inquiétude nouvelle s'empara de lui.

— Mon bon père, demanda-t-il timidement, auriez-vous appris aujourd'hui quelque autre accident fâcheux ? M. Jacquet ne serait-il pas arrivé ?

— M. Jacquet descendait de voiture au moment même où je quittais l'Abbaye pour me rendre aux vœux de la pauvre mourante.

— Eh bien! mon père, son voyage a-t-il réalisé notre espoir?

— Je l'ignore... Je vous avouerai ma faiblesse, Ernest, je n'ai pas osé l'interroger : je l'ai laissé recevoir les embrassements de sa famille, après une absence de plusieurs jours... Tout à l'heure, en rentrant à la fabrique, nous allons apprendre la vérité.

Ils marchèrent en silence. Ernest reprit bientôt avec effort :

— Et si M. Jacquet n'apportait pas la somme attendue ?

— Je ne vous le cache pas, mon fils, reprit M. de Rosemberg d'une voix étouffée, je serais dans l'impuissance de payer demain la quinzaine des ouvriers, et cela me désole.

Le jeune homme poussa un gémissement.

— Oui, continua M. de Rosemberg, j'ai le cœur navré de penser que demain peut-être j'entendrai les plaintes et les reproches de ces pauvres gens, sans pouvoir les

satisfaire. Nos ouvriers, pour la plupart, sont nés sur les terres de Châtillon et je ne saurais rester indifférent à leurs souffrances... D'ailleurs, le salaire qu'ils réclament est le pain de leurs femmes et de leurs enfants. Au moment où la fermeture de nos ateliers va les priver de travail, ils seront sans ressouces... Ernest, j'ai pensé que vous m'aideriez à soulager ces touchantes misères.

— Moi, mon père? Hélas! que puis-je faire?

— Vous avez encore quelques diamants et quelques bijoux provenant de votre mère; on les estime à deux mille écus en-

viron. Avec cette somme, je pourrais solder intégralement le compte de nos ouvriers, peut-être même donner à chacun d'eux une petite rétribution pour leur permettre d'attendre de meilleurs jours. Demain matin, après avoir conduit notre pauvre amie à sa dernière demeure, je me rendrais à la ville, je vendrais les pierreries et je serais encore de retour à l'Abbaye avant l'heure de la paye... Que dites-vous de ce projet?

Sa voix était tremblante en dépit de lui-même, et il détournait les yeux. Ernest s'arrêta et l'embrassa chaleureusement.

— Mon père, dit-il, ces bijoux étaient

tout ce qui me restait de ma tendre mère ; mais elle-même n'eût pas désavoué l'usage auquel vous voulez les employer... Prenez-les donc... vous êtes le meilleur des hommes !

— Et vous, Ernest, vous avez l'âme la plus généreuse... Mais ne nous enorgueillissons pas nous-mêmes de ce que nous pouvons faire de bien. Disons-nous seulement, que dans notre humble position, nous n'avons pas dégénéré de nos ancêtres ; cette pensée pourra nous soutenir et nous consoler.

On se remit en marche, et déjà on

voyait briller dans les dernières teintes du crépuscule les lumières du bourg.

— Ainsi donc, mon père, reprit Ernest tristement, tous vos sacrifices auront été inutiles ! Après avoir exposé les débris de notre fortune, l'argent que vous aviez apporté d'Allemagne, après avoir engagé cette ferme, et jusqu'à ces ruines du château de nos pères, nous ne sommes pas moins menacés d'un désastre prochain ?

— Il n'est que trop vrai, Ernest ; et si vous étiez moins bon fils, vous seriez en droit de me reprocher d'avoir risqué de pareils enjeux. Que vous dirai-je pour ma défense ? Poussé par l'espoir de gagner la

partie, je suivais la veine avec la passion de tous les joueurs; les sacrifices appelaient les sacrifices, le mal appelait le remède. J'ai été ainsi entraîné malgré moi vers le gouffre... que nous ne pourrons éviter peut-être!

— A Dieu ne plaise, mon père bien-aimé, que vous voyiez un reproche dans mes paroles! Mais êtes-vous bien sûr que cet associé auquel vous avez donné votre confiance en soit vraiment digne? Je ne vous ai pas caché l'opinion défavorable qu'on avait de lui dans le pays et que j'entendais exprimer ce matin encore à madame Blanchard. Quant à moi, du jour où je le vis pour la première fois, je fus re-

poussé par son air de ruse et de fausse bonhomie.

— Et moi, je vous ai dit, Ernest, qu'il n'était pas sage de juger les gens sur la mine. Ce que vous appelez de l'astuce est seulement le génie des affaires, l'expérience des choses et des hommes... Je vous en conjure, mon fils, avant de vous montrer si sévère pour M. Jacquet, attendez du moins de savoir s'il n'est pas plus à plaindre et plus malheureux que nous.

Peut-être M. de Rosemberg n'avait-il pas au fond l'espérance qu'il venait d'exprimer; mais la conversation fut interrompue; on avait traversé le bourg de

Châtillon et le père et le fils arrivaient à l'Abbaye.

Ils entrèrent d'abord dans un grand et sombre bureau où plusieurs commis travaillaient à la lueur d'une lampe. L'un d'eux leur apprit que M. Jacquet était en train de souper avec sa famille. Rosemberg ordonna qu'on prévînt son associé de son retour; puis le père et le fils gagnèrent deux chambres nues, sans plafond et carrelées en briques, qui composaient leur appartement.

Bien que l'heure de leur repas fût arrivée, ni l'un ni l'autre ne songeait à prendre de nourriture. Assis de chaque côté du

foyer où brûlait un peu de feu pour combattre la fraîcheur d'une soirée de printemps, ils rêvaient tristement sans oser se communiquer leurs pensées. Ils étaient là depuis assez longtemps quand un pas vif et saccadé résonna dans le corridor voisin; bientôt ils entendirent un bruit de breloques, puis un sifflement particulier, tous signes qui annonçaient sûrement l'approche de M. Jacquet.

En effet, il entra dispos et gaillard. Il était en spencer et en pantoufles; son gilet, négligemment ouvert, laissait un libre jeu à son ventre proéminent. Sa tête était nue et on pouvait voir les évolutions insensées auxquelles se livrait sa queue de

rat sur le collet de son habit. Il tenait un cure-dents à la main et son extérieur annonçait plutôt un gros bourgeois sensuel, absorbé par les délices d'une bonne digestion, qu'un chef de maison menacé dans ses plus graves intérêts.

A la vue des deux Rosemberg, il cessa de siffler entre ses dents et tendit la main au père avec une cordialité trop démonstrative pour être bien réelle.

— Bonjour, Rosemberg.... Bonjour aussi, jeune homme, dit-il de sa voix un peu bruyante; me voici de retour et la peau intacte, ce qui est un vrai miracle, car les circonstances ne sont guère favo-

rables pour les voyages. Vous pouvez me croire, Rosemberg, j'ai passé trois jours et trois nuits en voiture sans m'arrêter dans les auberges; il est vrai que le sac aux provisions n'était pas trop démuni et que je dormais dans le coche. Mais quel voyage, bon Dieu! Enfin, il faut savoir se sacrifier aux affaires;... aussi, quand je suis arrivé ce soir, étais-je moulu, rompu, exténué de fatigue et de faim... Il m'a fallu un bon souper et un double coup de mon vieux vin de Périgord pour me remettre en équilibre. Puis, comme à l'issue du repas il me restait encore quelques idées noires, ma chère Césarine, mon aînée m'a chanté un fort joli morceau en s'accompagnant de sa guitare. Quelle voix elle a, cette enfant! et comme elle

joue de son instrument! On ne trouve pas souvent en province de filles comme elle, bien qu'on puisse avoir un goût différent du mien.

Il regardait M. de Rosemberg, mais c'était à Ernest en réalité que s'adressait cet enthousiasme paternel. Ernest ne parut en tenir aucun compte et M. de Rosemberg demanda froidement :

— Dois-je conclure de votre gaîté, monsieur, que vous nous apportez de bonnes nouvelles ?

— De bonnes nouvelles! répéta l'industriel en riant d'un gros rire. Est-il exi-

geant, ce cher Rosemberg! De bonnes nouvelles, rien que cela! On n'en fait plus, mon ami; il n'y en a plus nulle part. Où y a-t-il de bonnes nouvelles?

Et il continuait de rire. Ernest le regardait avec mépris.

— Pour Dieu! monsieur Jacquet, dit M. de Rosemberg, soyez sérieux, je vous prie... La chose en vaut la peine, je pense.

Ces paroles, prononcées avec sécheresse, rappelèrent le manufacturier au sentiment du décorum. Il s'assit ou plutôt il se laissa tomber dans un fauteuil, en

disant avec une tristesse aussi forcée que sa gaîté :

— Allons! vous ne voulez pas qu'on cherche à s'étourdir? Eh bien, parlons raison... Ma foi! nous n'y gagnerons peut-être ni l'un ni l'autre !

Il y eut un moment de silence pénible.

— Ainsi donc, reprit enfin M. de Rosemberg, ce voyage de Paris, auquel nous avions attaché nos dernières espérances, n'a produit aucun résultat avantageux? Ni les capitalistes qui nous ont déjà secourus ni le gouvernement ne veulent nous sauver ?

— J'ignore s'ils le veulent, mon cher associé ; car s'il faut l'avouer... je ne viens pas de Paris.

— Mais alors, d'où venez-vous donc?

— D'Orléans, où je me suis arrêté, ne pouvant aller plus loin. Ignorez-vous que les troupes alliées ont envahi les départements voisins de Paris, que Paris lui-même est occupé sans doute par l'ennemi à l'heure où je vous parle, et que, selon toute apparence, l'empereur a dû abdiquer déjà ?

— Serait-il possible! Êtes-vous sûr...

— Je pourrais presque dire que j'ai vu les Cosaques. Les routes sont couvertes de gens qui fuient l'invasion étrangère.

— Pauvre France! dit M. de Rosemberg en levant les yeux au ciel.

— Oui, oui, pauvre France! s'écria Ernest avec amertume, et pourtant...

— Paix, mon fils; convient-il de rappeler nos griefs particuliers quand la nation est dans le deuil?

Mais le manufacturier, incapable de voir un désastre public d'un autre point

de vue que celui de son usine, reprit d'un ton dolent :

— Vous comprenez, mon cher associé, que, même dans le cas où je serais allé jusqu'à Paris, ni la maison Samuel et compagnie, ni les Saint-Clair, ni Saunderson et fils, n'auraient pu nous avancer les cent mille livres environ dont nous aurions besoin. Quant au gouvernement, il est assez occupé de lui-même pour ne pas s'inquiéter des établissements privés tels que le nôtre ; tout nous manque à la fois.

— Eh bien, monsieur Jacquet, ne sauriez-vous trouver parmi vos amis...

— Il n'y faut pas songer. En ce moment de crise l'argent se cache, comme on dit, et ceux qui en ont ne voudraient pas le confier à l'industrie... Mais vous-même, cher monsieur de Rosemberg, pourquoi ne frapperiez-vous pas à la porte de quelques personnes riches de votre connaissance? A celle du duc de Châtillon, par exemple?

Il semblait y avoir de l'ironie dans cette demande.

— Je vous l'ai dit, monsieur, le duc de Châtillon a engagé pour nous tout ce qu'il possédait.

— C'est que, vous ne savez pas? on assurait là-bas que les Bourbons étaient rentrés en France et que le comte de Provence allait être nommé roi... Dans ce cas l'ancienne noblesse reviendrait sur l'eau, et le duc de Châtillon redeviendrait un riche seigneur.

Ernest regardait son père.

— Si M. Jacquet disait vrai, s'écria-t-il chaleureusement, il serait possible, en effet...

— Que Dieu rende à la France ses rois légitimes, interrompit M. de Rosemberg

avec solennité, personne ne le souhaite plus ardemment que moi... Mais restituer à la noblesse son opulence et son crédit passé, aucun roi ne saurait le faire, si puissant qu'il fût; c'est à peine s'il pourrait soulager les nombreuses misères qui surgiraient de toutes parts autour de lui. Pas d'illusions, mon fils; réjouissons-nous du retour de nos augustes et malheureux maîtres, mais ne comptons que sur nous-mêmes.

M. Jacquet attendait peut-être de son associé une autre réponse; il fit un mouvement de colère.

— Comptons sur le diable, s'écria-t-il,

puisque ni vous ni moi ne pouvons nous tirer de l'horrible gâchis où nous sommes enfoncés... Mais, après tout, continua-t-il d'un ton de philosophie, pourquoi tant s'effrayer d'une funeste nécessité ? Nous ne serons pas les premiers honnêtes gens qui, après avoir accompli des efforts inouïs pour arriver au succès, se seront trouvés réduits à... la faillite.

— La faillite, murmura tristement M. de Rosemberg.

— La faillite ! répéta Ernest comme un écho.

— Eh quoi ! le nom vous effraye-t-il

plus que la chose? On ne porte plus le bonnet vert, il me semble, et quand on n'a rien à se reprocher... Tous nos commettants savent avec quelle activité, quelle loyauté, quelle prudence nous avons géré nos affaires; mais des circonstances défavorables, supérieures à nos volontés et à nos prévisions ont amené la catastrophe devenue imminente! D'abord la concurrence des fabriques rivales nous avait été fatale sur les marchés; nous avons, grâce à de constants efforts, diminué considérablement nos frais de fabrication, et nous sommes devenus maîtres du marché à notre tour. Mais quand nous nous croyions assurés de réaliser en fort peu de temps des bénéfices considérables, voici que de mauvaises années, la guerre,

des révolutions politiques viennent nous écraser... Qu'y a-t-il de déshonorant à succomber ainsi devant des événements de force majeure ?

— C'est juste, dit Rosemberg en baissant la tête, il faudra se résigner... Nous nous résignerons.

On eût dit que M. Jacquet avait encore attendu de ses paroles un effet diamétralement opposé à celui qu'elles produisaient. La soumission mélancolique de son associé redoubla sa mauvaise humeur.

— Allons ! reprit-il avec ironie, je vois

avec plaisir que vous prenez facilement votre parti d'un pareil malheur ! Vous espérez sans doute que votre faux nom de Rosemberg couvrira la honte qui pourrait s'attacher à la qualité de failli ; mais je ne vous laisserai pas cette consolation, je vous en avertis, et si l'on me poursuit du nom de banqueroutier, on saura, du moins, que j'avais pour associé le banqueroutier duc de Châtillon.

Le père et le fils, en entendant prononcer ce nom, se levèrent spontanément.

— Quoi! monsieur, s'écria Ernest, vous saviez donc...

— Eh ! oui, pardieu ! je savais, répliqua M. Jacquet avec un éclat de rire méchant. Me preniez-vous pour un sot, et pensiez-vous que je ne devinais pas la cause de ces cachotteries, de ces airs de hauteur, de ces précautions étranges que j'avais remarqués tant de fois ? Allez, allez, je suis un vieux renard... Je n'ai rien dit, tant que je n'avais pas intérêt à parler ; peu m'importait à moi d'avoir un duc et un marquis pour associé et pour commis ! Mais aujourd'hui le cas est différent, et je ne vois plus pourquoi je tairais la vérité.

Ernest était prêt à laisser éclater une violente indignation ; son père lui fit signe de se contenir, et s'adressant à Jacquet il dit avec sa sérénité habituelle :

— Je ne nierai pas ce qui est, et je vous dois des excuses, monsieur, pour avoir paru manquer de confiance en vous. Mais à présent que vous avez découvert mon secret, permettez-moi de vous demander pourquoi vous voudriez le trahir ?

— Pourquoi ? répliqua M. Jacquet en enfonçant ses mains dans ses poches d'un air goguenard, parce que si l'on fait faillite on ne saurait la faire en trop bonne compagnie.

— Monsieur Jacquet, reprit M. de Rosemberg froidement, vous êtes un homme trop rusé pour accomplir une mauvaise action, sans avoir pour cela un avantage

quelconque. Je vous demande donc, encore une fois, dans quel but vous voulez attacher au nom de Châtillon, si respecté jusqu'ici, une pareille flétrissure ?

— Et cette flétrissure, pourquoi le nom de Jacquet la porterait-il seul ?... Mais tenez, monsieur le duc, je vais vous parler avec franchise. Vous ignorez vous-même quelles ressources vous pourrez trouver dans l'illustration de votre famille. Je vous ai dit pourtant tout à l'heure que le beau temps de la noblesse semblait vouloir revenir ; si la restauration de l'ancienne monarchie s'effectue, j'ai la certitude que soit le gouvernement nouveau, soit les nombreux amis que vous devez

avoir dans le grand monde, s'empresseront de nous soutenir. Essayez seulement, malgré les répugnances de votre amour-propre, d'employer votre crédit et je suis sûr du succès.

Le duc se redressa fièrement.

— Je commence à voir clair dans vos projets, reprit-il ; après m'avoir fait exposer tous mes biens pour le succès de l'entreprise commune, après m'avoir tiré jusqu'à mon dernier écu, vous ne seriez pas fâché de battre monnaie avec mon titre et mon nom... Je ne le souffrirai pas, monsieur, et je refuse d'avancer d'un pas de plus. D'ailleurs, vous pourriez vous trom-

per dans vos prévisions ; les amis qui me restent, ruinés par la Révolution, dispersés par l'exil, seraient impuissants à me secourir efficacement ; et quant à la monarchie qui se reconstitue peut-être en ce moment, peu lui importerait la faillite du duc de Châtillon. Sous l'ancien régime, bien avant la révolution, a-t-elle empêché la fameuse banqueroute d'un prince de Rohan-Guéménée et celle à peine moins fameuse d'un duc d'Aiguillon ? Vous vous êtes trompé, vous dis-je, et toute démarche de ma part n'amènerait aucun heureux résultat. Maintenant, agissez comme vous l'entendrez ; je suis prêt à supporter les conséquences de mes erreurs.

— Et moi, s'écria Ernest impétueuse-

ment, je jure bien que si M. Jacquet osait exécuter sa menace...

— Silence, mon fils, je vous en supplie, reprit M. de Rosemberg ; vos emportements ajoutent à mon chagrin. M. Jacquet, comme nous, va se trouver ruiné par cette faillite ; nous devons bien quelque indulgence à un chef de famille, aigri jusqu'à l'injustice... Laissons donc les récriminations inutiles... Monsieur Jacquet, vous reste-t-il assez d'argent pour payer demain les ouvriers ?

— Non, répliqua le manufacturier brusquement ; ils s'arrangeront comme ils pourront.

— Ils n'en sera pas ainsi, monsieur; j'aviserai personnellement aux moyens de solder ces pauvres gens.

— Ah! ah! s'écria Jacquet, vous le voyez, il vous reste des ressources... Je savais bien que vous aviez des fonds en réserve !

— Je vendrai des diamants, provenant de ma femme, qui appartiennent à mon fils.

Le manufacturier sourit et hocha la tête d'un petit air d'incrédulité.

— Tenez, reprit-il, vous n'avez pas confiance en moi, quoi que je fasse. Je suis pourtant la franchise en personne et je vais toujours droit au but... Cette fois encore, je jouerai cartes sur table et je vous dirai ce que j'imagine pour le rétablissement de nos affaires.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

IX

L'associé (suite).

Au moment de démasquer ses batteries, ou, comme il le disait, de jouer *cartes sur table*, le vieux Jacquet montra quelque hésitation :

— Je ne me soucierais pas, poursuivit-il avec un léger clignement d'yeux, que ce

que je vais vous apprendre fût divulgué trop tôt dans le public; mais nous sommes ici entre nous et monsieur Ernest, malgré sa jeunesse, comprendra sans doute l'importance d'un pareil secret... D'ailleurs, ajouta-t-il comme par réflexion, lors même que nous ne pourrions nous entendre, la vérité ne tarderait pas à être connue et j'aime mieux tout d'abord vous mettre dans la confidence.

Les deux Rosemberg commençaient à soupçonner quelque honteuse manœuvre du rusé manufacturier; ils accueillirent ses précautions oratoires par une inclinaison de tête froide et réservée.

M. Jacquet reprit d'un ton patelin :

— Vous qui êtes si bon père, monsieur de Rosemberg... et c'est justice, car M. Ernest est un jeune homme sage, bien élevé, accompli de tous points... vous vous expliquerez aisément ma vive affection pour ma famille. Vous connaissez madame Jacquet et vous savez combien elle mérite de tendresse et de respects : vous connaissez aussi mes deux filles et je ne crains pas d'être démenti en affirmant qu'il n'est pas de jeunes demoiselles dans le pays plus jolies, plus aimables, pourvues de plus de talents. Césarine passe avec raison pour la personne la plus spirituelle de l'arrondissement. Aussi les prétendants arrivent-ils en foule ; mais elle les refuse tous, et cela, s'il faut le dire parce qu'elle a peut-être une passion dans

le cœur... Elle a le cœur si *sensible*, la pauvre enfant!

Et M. Jacquet envoya un soupir vers le plafond.

— Donc, poursuivit-il, vous m'approuverez sans peine de n'avoir pas exposé aux chances douteuses de l'industrie le sort de tant de personnes chères. Libre à moi de risquer dans une pareille partie ce qui m'appartenait en propre; mais j'eusse été impardonnable d'aventurer le bien de ma femme, la dot future de mes filles; j'aurais manqué à mes devoirs de chef de famille, je serais un monstre, n'est-il pas vrai? aussi n'ai-je

pas commis cette faute, et si Dieu me frappe, j'ai la consolation de penser qu'il me frappe tout seul.

Et Jacquet leva les yeux au ciel avec une ardente expression de reconnaissance; mais cette fois encore il ne parvint pas à émouvoir ses auditeurs, et M. de Rosemberg lui dit tranquillement :

— Expliquez-vous, monsieur, je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre, répliqua l'industriel en quittant le ton pathétique pour le ton vif qui lui était habituel; en

me mariant j'ai reconnu à ma femme une dot de cent mille livres qui, aux termes de la loi, jouit d'un privilége absolu sur tous les biens de la communauté. De plus, mes enfants ont hérité une somme à peu près égale, du chef d'un de leurs oncles, mort il y a quelques années, et j'ai l'administration de ces fonds, sauf à en rendre compte lors de la majorité de mes filles. Au moyen de la répétition de ces deux cent mille livres, montant des droits que ma famille doit exercer contre la communauté, je m'engage à sauver des mains des créanciers non-seulement l'abbaye, le moulin de la papeterie et les machines, mais encore les marchandises actuellement en magasin et les approvisionnements qui, dans l'état de crise poli-

tique, seraient adjugés à vil prix, les mobiliers, le matériel, c'est-à-dire tout notre établissement manufacturier.

— Mais alors, demanda M. Rosemberg en redoublant d'impassibilité, que resterait-il aux créanciers de la papeterie ?

M. Jacquet se mit à ricaner.

— Il leur resterait..... leur recours contre vous et moi ; et vu les événements de force majeure qui nous ont ruinés, ce recours ne présenterait aucun danger.

M. de Rosemberg se taisait de crainte peut-être de ne pouvoir, s'il parlait, contenir sa colère dans de justes bornes; Jacquet prit ce silence pour un acquiescement.

— Vous voyez déjà sans doute, continua-t-il en se frottant les mains, à quoi pourront servir mes sages précautions. Il va sans dire que je n'abuserai pas contre vous de la situation que je me suis faite; vous en profiterez comme moi; malgré votre fierté, un associé est un frère, et Antoine Jacquet ne saurait l'oublier. Seulement, de votre côté, ne consentirez-vous pas à de nouveaux sacrifices dans l'intérêt commun? Je ne croirai jamais

que les deux cent mille livres environ que vous avez versées dans la caisse de la papeterie, soient toute la fortune d'un duc de Châtillon. Vous devez avoir en réserve des capitaux considérables, et vous vous êtes trahi tout à l'heure en prenant, sans en être prié, l'engagement de payer demain les ouvriers... Voyons, que diable! mettez-y du vôtre et j'y mettrai du mien. Promettez-moi de verser à la caisse cinquante mille francs quand vous en serez requis, et votre parole me suffira; vous n'aurez plus à vous occuper de cette malheureuse faillite, je prendrai tout sur moi. Dans le plus court délai, nous nous retrouverons l'un et l'autre à la tête de notre usine, libres et considérés comme par le passé, mais avec des chances plus

favorables d'acquérir en peu de temps une grande fortune.

M. de Rosemberg semblait calculer en lui-même la profondeur de l'abîme où il était tombé.

Ernest, les yeux fixés sur son père, s'étonnait de ce sangfroid et mordait son mouchoir avec impatience. Rosemberg dit enfin à son associé qui attendait, non sans inquiétude, sa réponse définitive.

— Je vous remercie, monsieur Jacquet, de vos bonnes intentions à mon égard; mais je ne puis accepter vos offres. Quoi-

que vous en pensiez, le duc de Châtillon est complètement, radicalement ruiné; moins prévoyant et moins bon père que vous, il n'a même pas su réserver un morceau de pain à son fils bien-aimé qui, le cas échéant, devra partager sa misère. Mais fût-il encore aussi riche que vous le supposez, eût-il à sa disposition tous les millions de la banque, le duc de Châtillon ne prêterait jamais les mains à ce qui lui paraît...

— Une infamie! un vol abominable! s'écria impétueusement Ernest en voyant son père hésiter sur le choix de l'expression.

M. de Rosemberg regarda son fils pour

lui imposer silence, mais sans colère.

En revanche, Jacquet devint cramoisi :

— Ces jeunes gens, dit-il, ont une manière si baroque d'envisager les choses...

— Tous les honnêtes gens, je le crains, reprit le duc avec dignité, jugeront votre conduite comme mon fils lui-même. Voyez en effet ce qui arrive : grâce à vos ingénieuses combinaisons, vous n'avez jusqu'ici couru que des chances de gain en dirigeant la papeterie de Sainte-Épine. Le jour de la catastrophe arrivé, vous

laissez les pertes peser sur vos créanciers et sur un associé qui, plus scrupuleux, n'entend avoir aucune part aux avantages que vous avez su vous réserver. Bien des fortunes vont être englouties dans ce désastre, bien des familles vont être ruinées ; mais vous, monsieur Jacquet, vous aurez ménagé le bien de votre femme et conservé une dot à vos filles. Rien ne sera changé autour de vous ; vous vivrez heureux, sinon considéré ; et avec cette habileté dont vous avez fait preuve, vous ne tarderez pas sans doute à trouver une nouvelle dupe qui vous fournira les moyens de tenter encore une fois les chances commerciales, toujours sans danger pour vous... Dites, monsieur, un jeune homme bouillant et sans expérience

de a vie, comme ce pauvre Ernest, n'a-t-il pas raison de caractériser un peu durement de pareilles manœuvres.

— Monsieur, dit Jacquet d'une voix étranglée par la colère, la loi est pour moi, je le prouverai. Tant pis pour ceux qui n'entendent rien aux affaires et qui ne savent pas prendre leurs précautions ; ils doivent porter la peine de leur imprudence.

— Est-ce au duc de Châtillon que vous parlez ainsi ? s'écria Ernest en s'élançant vers le manufacturier, qu'il eût saisi à la gorge si son père ne l'eût arrêté ; misé-

rable fripon, laissez-nous, partez à l'instant, ou je vous jure...

— Je suis chez moi, répliqua Jacquet avec arrogance ; et si quelqu'un doit sortir de l'Abbaye, ce sera vous, mes beaux messieurs, vous seuls.

M. de Rosemberg parvint à contenir son fils, qui frémissait de rage impuissante.

— Monsieur Jacquet, reprit-il avec son inaltérable fermeté, en toute autre circonstance, je n'hésiterais pas à quitter sur-le champ la maison, après cette invi-

tation formelle de votre part; mais dans le cas actuel, mon devoir est d'y rester, fût-ce malgré vous. Peut-être trouveriez-vous commode d'échapper à la sévère surveillance que je veux désormais exercer ici, et de me charger, moi absent, de tous vos méfaits présents et à venir. Mais je resterai pour tenir tête à l'orage et répondre aux accusations qui seront certainement dirigées contre moi... Finissons donc cette discussion pénible et retirez-vous dans votre appartement; chacun de nous défendra ses droits sans insulte et sans scandale.

Jacquet n'était pas capable de comprendre ce langage plein de modération.

— Je sors, monsieur, dit-il en grinçant les dents, je sors... Mais ne vous en prenez qu'à vous de ce qui arrivera désormais. Je voulais vous ménager, et vous vous tournez contre moi ; vous me laissez outrager par votre fils, vous me menacez! Eh bien ! nous verrons, monsieur le duc, nous verrons qui sera le plus fort! Vous connaîtrez bientôt Antoine Jacquet, et vous saurez ce que coûte la guerre contre lui!

Le duc poussa un soupir :

— Que puis-je craindre de vous maintenant? dit-il ; vous m'avez pris ma fortune, vous allez flétrir mon nom, ce

nom illustre que j'espérais laisser pur à mon Ernest ; que me reste-t-il sinon ma réputation d'honnête homme? C'est elle sans doute que vous menacez ; mais dussiez-vous réussir aux yeux du monde entier dans cette œuvre abominable, il me resterait un bien qui est au-dessus de vos atteintes ; c'est la satisfaction de ma conscience et le respect de mon fils.

En même temps il ouvrit les bras à Ernest, qui s'y jeta en pleurant.

X

Le rendez-vous.

Le lendemain matin, les funérailles de madame Blanchard eurent lieu à la ferme de la Cense. Le temps était doux, mais le ciel couvert ajoutait au caractère grave et solennel de la cérémonie.

Le corps, suivi du clergé et d'un nombre considérable de voisins et d'amis, fut porté par quatre hommes à l'église du bourg.

Le cortége se déroulait, semblable à un long serpent noir, dans le chemin tortueux qui descendait vers Châtillon.

M. de Rosemberg et son fils conduisaient le deuil comme représentants du propriétaire de cette ferme, que madame Blanchard avait administrée si longtemps.

Quant à Denise, bien que l'usage du

pays n'exclut pas les femmes des convois funèbres, elle s'était trouvée, au dire des personnes qui l'assistaient, tout à fait hors d'état de se rendre à cette douloureuse cérémonie.

On remarqua l'air profondément triste des deux Rosemberg; mais on connaissait leurs rapports affectueux avec la défunte et on ne s'étonnait pas de cette émotion. Aussitôt que la pauvre vieille femme eut été déposée dans le cimetière de Châtillon, le père salua les assistants, échangea quelques paroles avec Ernest, puis il se dirigea vers un cheval qui l'attendait à une courte distance de l'église, se mit en selle et partit au galop en suivant la direction de la ville voisine.

Ce départ, qui trahissait des devoirs de a nature la pressante, excita quelques chuchoteries dans l'assemblée; toutefois elles n'avaient rien d'hostile pour M. de Rosemberg, qui avait su se concilier la sympathie des gens du pays.

Quant à Ernest, lorsque l'assemblée se sépara, il reprit le chemin de la Cense pour tâcher de parvenir jusqu'à Denise, qu'il avait seulement entrevue le matin, en présence d'un grand nombre de personnes.

Mais cette fois encore il fut trompé dans ses espérances, s'il avait compté voir la

malheureuse enfant sans témoins. Retirée dans sa petite chambre, couverte de vêtements de deuil, elle avait autour d'elle cinq ou six femmes qui l'accablaient de soins et peut-être importunaient sa douleur.

Denise était bien changée : en peu d'heures sa brillante fraîcheur avait disparu ; ses yeux étaient cernés et caves ; sa peau transparente avait repris ces teintes d'albâtre qu'elle avait autrefois.

Assise sur une chaise, la tête penchée sur sa poitrine, les bras pendants, elle restait immobile comme une statue,

écoutant en silence, et sans les comprendre peut-être, les consolations banales que les commères lui prodiguaient sans relâche.

A la vue du jeune Rosemberg, elle ne manifesta aucune émotion; un mouvement de tête froid et automatique prouva seul qu'elle se fût aperçue de sa présence.

Ernest, au contraire, s'approcha d'elle précipitamment; sans s'inquiéter de la curiosité qu'il inspirait, il saisit la main de la jeune fille et la couvrit de baisers en murmurant :

— Pauvre... pauvre Denise!

Les sanglots lui coupèrent la parole; quant à mademoiselle Blanchard, on eût cru que son âme brisée n'avait plus la force de sentir et de souffrir.

Un déluge de propos vulgaires et de lieux communs, débités par les femmes présentes, vint faire diversion à ce transport. Assourdi par ces bavardages, Ernest, qui s'était assis à côté de Denise, réussit à modérer son affliction. Les deux jeunes gens se regardaient en silence; mais, pendant que l'œil d'Ernest était humide et plein de tendresse, celui de Denise restait sec et comme hébété.

Une sorte de querelle assez aigre s'éleva bientôt entre les commères, et cette passe d'armes de plusieurs langues bien affilées détourna un peu l'attention. Cependant Ernest ne songeait pas à profiter de l'occasion pour parler à Denise en particulier, quand la jeune fille se pencha vers lui tout à coup et lui dit :

— Qui pleurez-vous, Ernest? Est-ce la grand'mère? est-ce Denise?... car vous savez que Denise est morte aussi, bien morte... il ne faut plus penser à elle!

— De grâce, chère Denise, calmez-vous ; songez...

— Je vous dis que Denise est morte. Vous ne me croyez pas ? Sachez donc que Dieu a voulu la punir de ce qu'elle avait tué sa grand'mère, sa pauvre vieille grand'mère qui l'aimait tant.

Ces paroles témoignaient d'un égarement complet. Mais comme Ernest allait s'assurer par de nouvelles questions de la réalité du malheur qu'il redoutait, il en fut empêché par les disputeuses, qui revinrent vers eux d'un commun accord et rendirent impossible toute communication intime. Vainement attendit-il une occasion comme la première, on sembla prendre à tâche de ne pas la faire naître.

Enfin Ernest, désespérant de vaincre

l'obstination de ces intrépides consolatrices, se leva pour se retirer. Toutes se levèrent à leur tour et lui adressèrent leurs plus gracieuses révérences; Denise, impassible, se contenta de le saluer d'un signe distrait.

Le jeune homme était navré. Comme la Ringaude l'accompagnait respectueusement jusqu'à la porte extérieure, il ne put s'empêcher d'adresser à cette femme des questions détournées sur l'état mental de mademoiselle Blanchard.

— Ah! monsieur Ernest, dit la Ringaude, vous avez donc remarqué?... Nous

faisons tout ce que nous pouvons pour que l'on ne s'en aperçoive pas, car on est si méchant dans le pays! En vérité, quand il lui plaît de parler, Denise nous dit des choses... Croiriez-vous que cette chère demoiselle s'accuse d'être la cause de la mort de la bonne dame sa grand'mère?

— Elle est dévorée par la fièvre, ma pauvre Ringaude, et cela sans doute lui donne des accès de délire.

— Oui, oui, monsieur, vous dites bien ; elle a la fièvre... Quant aux reproches qu'elle se fait, la pauvre innocente, au sujet de la défunte, voici ce que nous suppo-

sons : elle avait déjà... la fièvre, hier matin, quand elle vint rejoindre madame, après vous avoir laissé dans le jardin. Peut-être aura-t-elle dit quelques mots qui auront causé une révolution à notre pauvre maîtresse, déjà si malade... Que la sainte Vierge ait pitié de nous!

Ernest accueillit avec empressement cette explication ; elle lui laissait l'espoir que le mal de Denise était accidentel et passager. Néanmoins il ne voulut pas prolonger cette conversation avec la Ringaude, qui, malgré son attachement pour ses maîtres, ne demandait pas mieux peut-être que de parler. Il recommanda Denise aux soins de la ménagère, et quitta la

ferme en se promettant de revenir au plus tôt pour vérifier lui-même ses terribles soupçons.

En retournant chez lui, Ernest éprouvait un vide, un découragement qu'il n'avait jamais ressentis jusqu'à ce jour. Ces malheurs qui fondaient sur lui le surprenaient dans un de ces moments où l'âme la plus énergique a ses défaillances et ses lâchetés. Le plus intrépide nageur, précipité à l'improviste dans une eau profonde, hésite d'abord, s'agite inutilement et désespère de son salut, jusqu'à ce que tout à coup il revienne à la surface d'un élan vigoureux, et domine l'élément où il a failli périr. Ernest était encore dans la

première période de surprise et de terreur; il lui semblait que tous ses efforts seraient impuissants à surmonter tant de maux. Comme il s'abandonnait à son abattement, ses yeux se tournèrent par hasard vers les tours de Châtillon qui se dressaient au sommet de la colline.

— Esprit protecteur de ma famille, dit-il avec exaltation, tu m'as prédit ces douleurs, ne m'aideras-tu pas à les supporter ?

Il était beaucoup plus calme en rentrant à l'Abbaye. Comme il traversait les bureaux, un commis lui apprit qu'un in-

connu s'était présenté plusieurs fois pour lui parler, et l'attendait dans sa chambre. Ernest s'empressa de monter chez lui et il y trouva le personnage annoncé.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, grand, sec, brun, à grosses moustaches ; son air un peu gourmé, sa décoration, sa redingote croisée sur la poitrine lui donnaient l'apparence d'un officier en retraite. On le connaissait en effet dans le pays pour un brave militaire qu'une blessure avait forcé prématurément à quitter le service. A l'arrivée d'Ernest, il se leva du fauteuil dans lequel il s'était installé sans façon et salua froidement.

— Monsieur, dit-il, je suis le capitaine Lamorlière, et je viens vous trouver de la part de mon ami, M. François de Châtillon.

— Le capitaine Lamorlière est le bienvenu chez moi, répliqua Ernest avec politesse ; quant à la personne dont il parle, je ne la connais pas.

— Quoi ! vous ne connaissez pas un chasseur avec lequel vous avez eu hier certaines discussions ?...

— Ah ! vous voulez sans doute parler de M. François Claudin ?

— Je donne à mon ami le nom qu'il se donne lui-même, répliqua le militaire avec sécheresse.

— Libre à vous, capitaine ; mais moi je prétends que la personne en question se nomme Claudin et rien de plus... Asseyez-vous, monsieur, et veuillez m'exposer votre message.

Ils prirent place en face l'un de l'autre.

— Monsieur, reprit le militaire, mon ami (je l'appellerai ainsi par considération pour vous), mon ami, donc, s'est

trouvé fort offensé que vous vous soyez permis de chasser sur ses terres...

— Je lui en ai fait mes excuses, capitaine, interrompit Ernest, et je ne les rétracte pas, car en ceci, je l'avoue, j'avais tort.

— C'est à merveille ; mais dans la conversation qui a suivi, vous avez reproché à mon ami de porter le nom de Châtillon, et vous avez annoncé qu'en toutes circonstances vous protesteriez contre ses prétentions à se nommer ainsi... Je viens de voir par moi-même que telle était bien votre intention.

— Judicieusement observé, capitaine, et M. François Claudin vous a très exactement rapporté le sens de mes paroles. En effet, dans l'intérêt de la vérité, je prétends empêcher par tous les moyens possibles M. Claudin de porter le nom de Châtillon.

— Empêcher ? répéta Lamorlière en fronçant ses épais sourcils, le mot est fier, monsieur... *Empêcher*, c'est comme qui dirait *défendre*, et mon ami ne reçoit de défense de personne.

— Il m'a pourtant *défendu* de chasser sur ses terres, et à mon tour je puis très

bien lui *défendre* d'usurper mon... je veux dire le nom de personnes honorables.

Le militaire parut se recueillir.

— Monsieur, reprit-il, je vois que loin de regretter vos torts envers M. de Châtillon, vous êtes prêt à les aggraver. Il est donc inutile que je vous demande si vous pourriez consentir à une rétractation publique ?

— Tout à fait inutile, capitaine.

— En ce cas, je me trouve dans la né-

cessité de vous déclarer que mon ami ne saurait tolérer vos propos insultants, et qu'il vous demande satisfaction.

— Fort bien, capitaine; réglez les conditions vous-même... vous vous entendez mieux que moi à ces sortes de choses.

— Alors ce serait pour demain matin à six heures, si vous le vouliez bien.

— Je le veux.

— La rencontre aurait lieu dans les ruines du vieux château.

— Les ruines de Châtillon ? répéta Ernest avec étonnement.

— Pourquoi pas ? c'est l'endroit le plus tranquille et le plus solitaire à portée du bourg. Avez-vous une objection contre ce choix ?

— Aucune, répondit Ernest.

Et il pensa :

— Je combattrai pour le nom de mes pères dans l'enceinte de leur ancienne demeure... leur souvenir me protégera.

— Quant aux armes, poursuivit M. Lamorlière, mon ami vous en laisse le choix. car il lui est indifférent de se servir de l'épée ou du pistolet.

— Et à moi de même, capitaine ; je suis également inexpérimenté dans le maniement de l'une et de l'autre. Le sort en décidera quand nous serons sur le terrain... Est-ce tout ?

— Je pense que M. de Rosemberg aura soin de se faire assister par un ami avec lequel je pourrais m'entendre, en ma qualité de témoin de M. Claudin de Châtillon, sur les difficultés éventuelles de cette rencontre ?

— Un ami? répliqua Ernest avec mélancolie, je n'en ai pas d'autre que mon père, et je n'aurais garde de lui apprendre... Mais je prierai M. Godard, le jeune commis à qui vous avez parlé, de vouloir bien m'assister ; c'est un honnête garçon qui ne me refusera pas ce service.

Le capitaine Lamorlière se leva et prit son chapeau. Au moment de sortir, il regarda Ernest avec une expression de bienveillance et de commisération qui ne semblait pas habituelle à sa physionomie.

— Monsieur de Rosemberg, dit-il, ma tâ-

che est finie, et je devrais me retirer sans rien ajouter. Mais, véritablement, il y a conscience à vous prévenir du guêpier où vous allez vous fourrer de gaîté de cœur... Vous ne vous êtes jamais battu ; vous êtes solide au poste, je le crois ; mais vous manquerez de l'expérience et du sangfroid nécessaires au moment décisif. Votre adversaire, au contraire, a eu déjà vingt affaires de ce genre, et il s'en est toujours tiré avec honneur. Au pistolet il *fait mouche* à tous coups ; à l'épée, il a touché les meilleurs maîtres de Paris. Voyons ! si brave que l'on soit, cela ne mérite-t-il pas réflexion ? Quant à moi, et morbleu ! je ne passe pas pour un poltron, j'y regarderais à deux fois avant de chercher querelle à ce maudit Châtillon.

— Je vous estime trop, capitaine, pour penser que vous ayez voulu m'effrayer en m'exagérant l'habileté de votre ami..... Mais, franchement, si vous étiez à ma place, reculeriez-vous parce qu'on vous représenterait votre adversaire comme très redoutable ?

— Peut-être, non, et je n'en serais pas plus sage... Mais, tenez, monsieur de Rosemberg, vous êtes un brave petit jeune homme. Je ne sais pourquoi, vous m'intéressez en diable et je serais fâché qu'il vous arrivât malheur. Promettez-moi seulement que vous laisserez désormais celui qui m'envoie s'appeler comme il le voudra, et je me charge de lui faire entendre raison.

— Malheureusement, capitaine, je ne peux vous promettre cela ; je suis décidé, comme je vous l'ai dit, à protester publiquement et dans toutes occasions contre les prétentions non fondées de M. Claudin.

— Eh ! morbleu ! que vous importe, à vous, qu'il s'appelle Claudin, Châtillon ou Jean de Nivelles, en quoi cela peut-il vous toucher ?

— Vous oubliez, capitaine, que mon père étant homme d'affaires du duc de Châtillon, il est de mon devoir...

— De vous faire tuer ? Mille tonnerres !

si M. le duc tient à son nom, qu'il vienne le défendre lui-même!... Allons, ce sont là des enfantillages. Un nom n'a d'autre valeur que celle qu'on lui donne par son mérite personnel. Moi, le capitaine Lamorlière, je suis le fils d'un paysan, ce qui ne m'a pas empêché de commander une compagnie et d'être décoré par l'Empereur. Sans une mauvaise prune de plomb que je n'ai jamais pu digérer parce qu'elle avait pénétré dans l'estomac en passant à travers les côtes, je serais peut-être devenu général et duc tout comme un autre. Encore une fois, le nom ne fait rien à la chose. Quand on vaut par soi-même, qu'importe qu'on s'appelle ceci ou cela ?

La logique toute ronde du militaire

parut embarrasser un peu le jeune patricien.

— Je ne disputerai pas avec vous sur ce point, dit-il en souriant; seulement, à tort ou à raison, je ne saurais promettre ce que vous demandez.

— Eh bien, autorisez-moi, du moins, à déclarer que « vous n'avez pas eu l'intention d'insulter Claudin, » et j'arrangerai l'affaire, dussé-je me battre avec lui; car je crois, Dieu me pardonne! que vous m'avez ensorcelé.

Ernest sourit.

— Je vous remercie, capitaine, reprit-il avec cordialité, de vos efforts généreux pour terminer à l'amiable cette fâcheuse querelle ; mais un mauvais destin m'oblige à repousser toutes les propositions que votre intérêt pour moi vous inspire. J'avais positivement l'intention d'insulter M. Claudin, et je ne consentirais jamais à déclarer le contraire.

Le capitaine Lamorlière paraissait à la fois irrité et attristé de cette obstination.

— Sacrebleu! reprit-il, si l'on vous donnait une redoute à défendre, mon

garçon, je crois que l'ennemi aurait de la peine à vous la prendre... Mais c'est assez ; je vous ai averti ; ma conscience est tranquille. Ne vous en prenez qu'à vous de ce qui arrivera certainement... Adieu.

En même temps il salua de nouveau et sortit d'un pas précipité, sans attendre Ernest, qui voulait l'accompagner jusqu'à la porte de la rue.

Le jeune Rosemberg demeura quelques instants encore le teint animé, l'œil brillant d'un enthousiasme belliqueux ; mais la réaction ne tarda pas à s'opérer.

Quoique fort courroucé contre ce par-

venu qui prétendait lui dérober son nom, la réflexion vint peu à peu changer le cours de ses idées.

L'image de son père, cette belle et noble figure, toujours calme dans le malheur, lui apparaissait par intervalles, et il se demandait comment ce digne homme, déjà si cruellement éprouvé, supporterait la perte de son fils unique.

Parfois aussi il songeait à Denise. Qu'allait-elle devenir? qui la protégerait? qui l'aimerait?

Insensiblement son exaltation tomba; il éprouvait des angoisses mortelles à la

pensée de ces personnes chères, et il regrettait de n'avoir pu se montrer lâche.

Néanmoins il voulut profiter de l'absence de son père pour prendre les dispositions exigées par les circonstances.

Il écrivit plusieurs lettres qui devaient être remises à leur adresse dans le cas où les chances du duel tourneraient contre lui ; puis il alla trouver le commis Godard, qu'il avait choisi pour son témoin.

Godard, après quelques observations timides, accepta cette pénible mission et promit le secret.

Ces arrangements terminés, Ernest, autant pour s'étourdir que pour éloigner les soupçons, descendit dans les bureaux et s'acquitta, tranquille en apparence, de ses devoirs accoutumés.

XI

Le rendez-vous (suite).

Sur le soir, M. de Rosemberg revint de la ville, et la paye des ouvriers eut lieu comme à l'ordinaire.

Au moment où Ernest allait remonter chez lui, Godard, qui venait de faire une

course en ville, l'avertit à voix basse que le bruit de son duel avec Claudin s'était déjà répandu à Châtillon, et qu'il était à craindre que ces rumeurs ne parvinssent aux oreilles de M. de Rosemberg.

Ernest accueillit cet avis avec reconnaissance et s'empressa de rejoindre son père, afin d'écarter de lui les révélations fâcheuses, et peut-être aussi pour lui consacrer le petit nombre d'heures qui lui restaient.

Ils passèrent donc la soirée dans l'intimité. Jamais Ernest ne s'était montré plus prévenant et plus tendre ; jamais le vieil-

lard n'avait fait preuve d'autant de sagesse et de pieuse résignation.

M. de Rosemberg laissa entrevoir à son fils ses projets pour l'avenir ; après avoir abandonné tout leur avoir aux créanciers de la manufacture, ils retourneraient en Allemagne, où des parents riches s'empresseraient de leur donner asile ; alors on aviserait à pourvoir Ernest d'une position convenable et digne de son rang. Le jeune homme écoutait ces plans d'un air de malaise.

— Mon père, demanda-t-il, cette pauvre Denise, l'abandonnerons-nous ?

M. de Rosemberg le regarda fixement.

— Ernest, reprit-il après une pause, telle ne peut être ma pensée; je ne saurais oublier les services que nous ont rendus les parents de cette malheureuse enfant, et le profond intérêt qu'elle mérite par elle-même ; ne craignez donc rien pour elle. Notre départ ne peut avoir lieu de si tôt ; nous quitterons le pays seulement après que les affaires de la faillite auront été arrangées, afin de répondre aux calomnies dont on voudrait nous charger. J'ai donc tout le temps d'aviser pour assurer le sort de cette pauvre jeune fille.

Ernest, très ému, fut sur le point d'avouer son amour pour Denise; mais cet aveu n'achèverait-il pas de désoler son père, déjà si cruellement frappé?

D'ailleurs, à quoi devait servir cette révélation, si le lendemain...

Le jeune homme eut donc la force de garder son secret; mais à partir de ce moment, il laissa percer une inquiétude, une agitation qui ne pouvaient échapper à la perspicacité paternelle.

M. de Rosemberg voulut savoir ce qui le troublait ainsi.

Ernest se défendit mal ; pressé de questions, il attribua sa préoccupation au rendez-vous qu'on lui avait assigné pour la nuit même dans les ruines de Châtillon, et il raconta son aventure de la veille.

M. de Rosemberg ne fit que rire de ce récit.

— En vérité, mon cher Ernest, reprit-il, je suis honteux pour vous que vous ajoutiez foi à de pareilles choses. Votre pauvre mère vous a gâté l'imagination avec ces fables superstitieuses dont le souvenir vous poursuit encore.

— Pourquoi, mon père, ne m'eût-elle

pas enseigné ce qu'elle croyait elle-même, et pourquoi, à mon tour, ne croirais-je pas, sans discussion, ce qu'elle m'enseignait ?

— Vous me prenez par mon faible, Ernest, car, vous le savez, j'admire volontiers tout ce qui venait de cette excellente femme, même des rêves et de poétiques erreurs... Mais, sans outrager sa mémoire, ne pouvons-nous dire que vous poussez la crédulité jusqu'à l'extrême ?

— Mon père, je ne prétends pas expliquer ce qui se passe ; mais les avertissements que j'ai reçus s'étant trouvés de tous points réalisés...

— Il doit y avoir une jonglerie là-dessous. Si vous y consentez, Ernest, nous aurons le cœur net de cette histoire; je vous accompagnerai cette nuit, et j'espère deviner sans peine le mot de l'énigme.

— Quoi! mon père, vous voulez... Mais l'apparition refusera de se montrer, peut-être?

— Alors il sera clair qu'elle craint l'examen d'un homme froid et plus difficile à tromper que ce rêveur d'Ernest. Si cette apparition n'est autre que notre petite amie de la Cense, ma présence ne saurait l'effrayer; si, au contraire, nous avons

affaire au spectre de Châtillon, la visite du chef de la famille ne pourra qu'activer son zèle à nous servir.

Malgré l'ironie qui perçait dans ces paroles, Ernest n'éleva plus aucune objection; aussi bien il n'était pas fâché d'avoir un compagnon, dont il connaissait de longue date la fermeté et le sens droit, pour l'éclairer sur la réalité des prestiges dont il avait été dupe déjà.

Convaincu, d'un autre côté, qu'il n'y avait aucun danger à courir dans cette aventure, il accepta la proposition de son père; et comme l'heure approchait, ils se préparèrent au départ.

Un peu avant minuit, ils sortirent avec précaution de l'abbaye, après s'être ménagé les moyens d'y rentrer sans éveiller personne.

Le ciel était nuageux, mais la lune, à travers les vapeurs, répandait une lueur faible qui permettait d'éviter facilement les obstacles de la route.

Rien ne troublait le calme de la nuit, excepté le souffle intermittent de la brise qui secouait les pommiers en fleurs et les aubépins odorants dans les vergers.

Bientôt ils atteignirent le vieux châ-

teau, et ils éprouvèrent plus de difficultés à diriger leur marche dans l'ombre épaisse que projetaient les tours.

A cette heure avancée les chouettes et les hiboux semblaient eux-mêmes endormis dans leurs crevasses; le grillon avait cessé de siffloter ; les chauve-souris oubliaient de fouetter l'air de leurs ailes cotonneuses en poussant leurs cris argentins; tout semblait mort, la nature était muette.

— Sur mon âme, dit M. de Rosemberg à voix basse, en tâtonnant au milieu des décombres, il faut que nous soyons fous

pour venir par une nuit noire chercher ici des spectres et des fées qui se moquent de nous... Ernest, n'avions-nous pas assez de sujets d'inquiétude au logis sans nous exposer à nous rompre le coup dans ces ruines?

— Et cependant, mon père, répliqua Ernest avec émotion, nous ne sommes pas les premiers arrivés, quelqu'un nous a prévenus. Regardez.

Et il indiquait une des grandes fenêtres en ogive de la chapelle.

Par cette fenêtre, dépourvue de châssis

et de vitraux, on voyait le reflet rougeâtre d'une lumière intérieure.

— En effet, dit le duc, il paraît qu'on nous attend; allons, mon fils, il est poli de ne pas faire attendre. Pressons le pas et nous connaîtrons enfin cette femme qui donne aux jeunes gens de pareils rendez-vous.

Ils s'engagèrent sous le porche délabré de l'église. Au moment où ils entraient, l'horloge du bourg sonna lentement minuit.

Les murs et les piliers encore debout

interceptaient la pâle lueur qui venait du ciel ; une obscurité complète régnait dans une portion de l'édifice.

Cependant, à l'extrémité de la nef, on voyait trembloter une lumière.

Le père et le fils, se soutenant l'un l'autre afin de se préserver mutuellement d'une chute, s'avancèrent de ce côté.

La lumière demeurait immobile, et ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'elle provenait d'une lanterne posée sur le sol.

Mais vainement cherchèrent-ils à découvrir la personne qui l'avait apportée en cet endroit ; dans tout l'espace éclairé on n'apercevait pas une forme humaine ; rien ne s'agitait, rien ne bruissait à l'entour.

Bientôt ils eurent un nouveau sujet d'étonnement.

Sur la dalle qui supportait la lanterne étaient déposées une pelle et une pioche.

— Que signifie ceci ? demanda M. de Rosemberg en souriant ; voudrait-on

nous faire creuser à nous-mêmes notre fosse comme aux pères chartreux ou aux trappistes ?

— L'un de vous en aurait peut-être bientôt besoin ! dit une voix douce et plaintive.

Ils se retournèrent avec vivacité ; la voix semblait partir d'un pilier à quelques pas d'eux.

— Qui a parlé ? demanda M. de Rosemberg avec fermeté ; où êtes-vous donc, vous qui nous écoutez ?

On ne répondit pas ; M. de Rosemberg saisit la lanterne et en dirigea les rayons vers le point où la voix s'était fait entendre ; il ne vit personne.

Ernest frémissait, car ces mots sinistres se rapportaient exactement à sa situation.

— Mon père, balbutia-t-il, je vous en conjure, n'irritez pas l'habitant inconnu de ces ruines... Vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre la gravité de ses avis.

— Allons, Ernest, vous laisserez-vous

effrayer par cet attirail fantasmagorique? Nous devons tous mourir tôt ou tard, c'est là sans doute ce qu'on a voulu dire... Mais est-ce donc pour nous donner de telles leçons de philosophie qu'on nous a mandés ici?

— Duc de Châtillon, reprit la voix, qui maintenant semblait partir d'une statue mutilée au fond d'une niche de pierre; je vous ai inspiré la pensée d'accompagner votre fils pour vous prévenir qu'un grand danger le menace... veillez sur lui pendant la journée qui commence, car la famille de Châtillon est menacée de s'éteindre à jamais!

Cette fois le duc ne montra pas la même insouciance.

— Vous me connaissez, reprit-il avec étonnement, ceci est étrange! Mais pouvez-vous spécifier le danger dont nous sommes menacés ?

— Ernest de Châtillon sait que mes paroles ne sont pas vaines. Veillez donc sur lui dans ce jour funeste où de grands malheurs pourront arriver.

— Mais, encore une fois, qui êtes-vous?

— Je suis... celui qui apparaît quand la famille de Châtillon est en péril.

— C'est là, je le sais, la formule dont se sert, d'après la tradition, le chef de ma race quand il se manifeste à ses descendants ; mais, si vous êtes le spectre de Châtillon, ne sauriez-vous protéger efficacement mon fils ?

— Je n'ai qu'un pouvoir humain ; cependant je l'essayerai, et Dieu m'aidera peut-être.

— C'est encore ainsi que devait répondre le spectre, toujours d'après la tradi-

tion... Cependant la faiblesse de votre crédit me donne des doutes que je veux éclaircir.

Le duc saisit rapidement la lanterne et s'élança en avant ; mais il avait mal pris ses mesures, son pied rencontra un amas de décombres et il tomba, sans toutefois se blesser.

Il fut aussitôt debout ; Ernest et lui cherchèrent avidement la personne qui venait de parler ; ils ne trouvèrent plus qu'une statue de saint qui manqua les écraser en chancelant sur sa base.

Ils appelèrent, on ne leur répondit plus.

— Mon père, dit Ernest, vous avez offensé, je le crains, cet être mystérieux dont les intentions étaient pourtant bienveillantes.

— En effet, répliqua le duc haut avec ironie, il nous boude ainsi que pourrait le faire une capricieuse jeune fille dont il a le son de voix et la légèreté.

— Ainsi donc vous avez cru reconnaître comme moi la voix de notre chère Denise?

Non! non! répliqua le duc avec plus de force; mademoiselle Blanchard ne pourrait avoir oublié à ce point les convenances, le respect pour sa mère morte depuis si peu de temps.

Un faible soupir s'éleva dans une partie éloignée de l'église.

— Mon père, dit Ernest, souvenez-vous que le spectre de Châtillon a le pouvoir de prendre la forme d'une personne encore vivante...

— Allons! mon fils, assez de folies! Cette comédie a trop duré, nous allons nous retirer.

Mais la voix se fit entendre encore, et maintenant elle partait des régions supérieures de la chapelle.

— Seigneurs de Châtillon, qui méprisez mon pouvoir, dit-elle, que l'un de vous prenne cette pioche et l'autre cette bêche... Soulevez la dalle sur laquelle était posée la lanterne... Creusez et ne doutez plus.

Le père et le fils se regardèrent stupéfaits.

— Que signifie cette nouvelle fantaisie, demanda le duc, et que veut-on de nous?

Je me sens peu de goût pour le métier de fossoyeur.

— Comment serions-nous en droit de suspecter la bonne foi de notre protecteur, dit Ernest, si nous n'exécutions pas ses volontés?

— C'est juste; mettons-nous donc à la besogne et voyons ce qu'il adviendra de tout ceci.

Ils examinèrent alors attentivement la pierre qu'ils avaient à soulever; elle ne différait en rien des autres dalles dont la chapelle était pavée. Ernest crut bien

apercevoir quelques signes de reconnaissance tracés grossièrement, à la face supérieure, sous une croûte de mousse et de salpêtre; mais peut-être ces linéaments, à peine visibles, étaient-ils l'effet du hasard et de la vétusté. Quoi qu'il en fût, le père et le fils se mirent au travail, excités par la curiosité.

Bien que la dalle fût mince, peu lourde et déjà descellée en partie par l'action du temps, ils eurent beaucoup de peine à la soulever. Enfin, unissant leurs efforts, ils réussirent à la faire sortir de la place qu'elle occupait et à la rejeter sur le côté. Aussitôt leurs regards plongèrent avidement dans l'espace laissé vide; mais ils

n'aperçurent qu'une terre battue et durcie en apparence par la compression de la pierre.

— Creusez, répéta la voix au-dessus de leurs têtes.

Ernest attendit la décision de son père qui était haletant à la suite de ce labeur inaccoutumé. Le duc hésitait.

— Bah ! dit-il enfin avec un sourire, puisque nous avons tant fait, allons jusqu'au bout.

Et ils reprirent leurs outils. La terre ne

présentait pas une grande résistance à la pioche et à la pelle; ils eurent bientôt creusé une fosse assez profonde. Néanmoins, leur inexpérience rendait ce travail très fatigant, et le découragement commençait à les gagner, quand la pioche d'Ernest rencontra un corps dur et sonore, comme eût pu être un coffre ou une trappe de bois.

— Qu'est ceci? dit le duc avec inquiétude. Aurions-nous découvert un cercueil? Malheur à nous si nous venions, après tant de siècles, troubler le repos de quelqu'un de nos aïeux!

Cette crainte était vaine. Dès qu'ils en-

rent déblayé les terres en excès, ils mirent à nu le dessus d'un coffre de chêne de grande dimension, mais trop court néanmoins pour contenir un corps humain. Le bois, altéré seulement à sa surface, conservait une solidité, d'où l'on pouvait conjecturer que la caisse ne se trouvait pas à cette place depuis un bien grand nombre d'années.

Le père et le fils étaient pâles d'étonnement et d'espérance ; cependant ils n'osaient encore se communiquer leurs idées.

Quand ils eurent tout à fait dégagé le coffre, ils essayèrent de le tirer de la fosse en se servant de leurs outils comme de

leviers; mais ils ne purent y parvenir. Ernest, incapable de contenir plus longtemps son impatience, se mit à frapper à grands coups de pioche le couvercle de chêne, qui avait plus particulièrement souffert de l'humidité, et le fit voler en éclats. Alors ils se penchèrent avec émotion pour s'assurer de ce que contenait la caisse; à la lueur de la lanterne, ils constatèrent qu'elle était pleine de pièces d'or et de bijoux précieux.

Comme les deux Rosemberg restaient éblouis, la voix d'en haut reprit d'un ton de reproche :

— Duc de Châtillon, douterez-vous encore?

— Oh! qui que vous soyez, s'écria le duc avec exaltation, vous qui nous faites de pareils présents, soyez béni... Vous sauvez notre honneur menacé d'une souillure ineffaçable.

Une somme énorme, en effet, se trouvait à sa disposition. Au milieu des pièces d'or dont le coffre était rempli, on distinguait encore quelques restes de sacs en toile rongés par le temps et l'humidité. Cependant les pièces elles-mêmes étaient dans un état parfait de conservation, et l'on jugeait, à leur millésime, qu'elles ne pouvaient être enfouies depuis plus de vingt-cinq ou trente ans. La plupart portaient l'effigie de Louis XV et de Louis XVI. C'é-

tait donc là un de ces trésors, cachés au temps de la Révolution, que leurs propriétaires émigrés n'avaient pas osé venir chercher au risque du sort de la Dubarry. Un coffret particulier contenait des diamants ; le tout valait au moins un million et demi.

Cependant, à la réflexion, le duc éprouva quelques scrupules de se mettre en possession d'une somme à laquelle peut-être il n'avait aucun droit. Mais, avant même qu'il eût exprimé sa pensée, il sembla qu'on l'eût devinée, car la voix reprit :

— Ne craignez pas, duc de Châtillon, d'employer ces richesses à votre usage ;

vous en êtes le propriétaire légitime et l'héritier naturel. Elles proviennent de votre oncle, le marquis Philippe de Châtillon, dont le corps repose dans l'enceinte même de cette chapelle. Un peu avant la catastrophe qui termina sa vie, il enfouit lui-même le trésor à cette place pour s'en faire une ressource dans l'adversité. Il fut assisté dans cette opération par votre intendant Blanchard, qui lui était entièrement dévoué. Vous savez comment Blanchard et le marquis Philippe périrent subitement; mais l'intendant, par mesure de précaution, avait confié le secret à sa femme, la digne et bonne créature que Dieu vient de rappeler à lui...

Ici la voix s'altéra et finit même par s'é-

teindre. Elle reprit après un intervalle de silence :

— Tel est le secret que madame Blanchard voulait vous révéler, monsieur le duc ; voilà pour quel motif elle réclamait avec tant d'ardeur votre présence. Elle est morte sans avoir su que vous étiez près d'elle, et j'ai reçu la mission de vous indiquer ce précieux dépôt... Ma tâche est accomplie ; puissent ces biens prospérer dans vos généreuses mains !

Le duc réfléchissait.

— Je me souviens, en effet, dit-il, que mon oncle Philippe avait réalisé la plus

grande partie de sa fortune peu de temps avant la révolution, et on ignorait ce qu'étaient devenues les sommes considérables provenant de la vente de ses propriétés patrimoniales. Je m'explique tout maintenant... Mais vous, poursuivit-il en s'adressant à son interlocuteur invisible, vous qui nous rendez un pareil service, n'est-il rien que nous puissions faire pour vous prouver notre gratitude?

— Rien, répliqua-t-on tristement; il n'est plus au pouvoir des hommes de m'inspirer un sentiment de joie... Mais souvenez-vous, duc de Châtillon, que si par la découverte de ce trésor, un malheur s'éloigne de vous, un malheur bien

plus grand et plus redoutable vous menace encore !

— Et vous ne voulez pas spécifier...

— Duc de Châtillon, dit la voix avec un accent déchirant, veillez sur votre fils... Ernest de Châtillon, veillez sur vous-même.

Le duc fit encore plusieurs questions, mais on se tut; le personnage inconnu semblait avoir quitté la chapelle.

— Allons ! je n'oublierai pas les conseils qui m'ont été donnés, reprit Rosem-

berg, et je compte m'assurer, dès demain, si vraiment notre bienfaiteur est au-dessus de toute rémunération humaine, comme il veut le laisser croire... Mais la nuit s'avance, Ernest, et ce n'est pas une petite tâche que de transporter à l'abbaye ce volumineux trésor.

Il leur fallut vider le coffre à moitié pour pouvoir le retirer de la fossé. Ce travail accompli, ils se hâtèrent de combler le trou et de replacer la dalle, afin d'effacer toute trace de cette découverte miraculeuse. Puis, la caisse étant trop lourde pour qu'il fût possible de la transporter à l'abbaye d'un seul coup, ils convinrent de s'y prendre à plusieurs fois pour mettre en lieu de sûreté son riche

contenu. Ils remplirent donc leurs poches, leurs mouchoirs et jusqu'à leurs chapeaux, d'or et de bijoux. Ainsi chargés, ils revinrent à la manufacture, laissant le coffre lui-même à la garde de l'inconnu.

Il ne leur fallut pas moins de trois voyages pour transporter chez eux le trésor tout entier. Aux premières lueurs du jour, le père et le fils rentraient dans leur appartement ; ils étaient baignés de sueur, haletants de fatigue; mais tout l'or de Philippe de Châtillon était déposé dans une armoire, sous une triple serrure, et une grande fortune leur était désormais assurée.

XII

Le duel.

Comme nous l'avons dit, le jour commençait à poindre, et l'heure indiquée pour le duel ne pouvait être éloignée. Cependant le duc ne songeait pas encore à prendre de repos. Surexcité par une joie

fiévreuse, il se promenait à pas rapides dans la chambre de son fils, tandis que celui-ci, les yeux fixés sur la pendule de la cheminée, affectait une lassitude extrême.

— Décidément, Ernest, disait M. de Châtillon, de meilleurs jours s'annoncent pour nous. Bien des désastres, des erreurs, des fautes peut-être vont être réparés. Nous reprendrons notre nom avec soixante mille livres de rente environ et de l'économie nous tiendrons un état convenable. On assure que l'auguste famille des Bourbons va remonter sur le trône; dans ce cas, l'appui de nos princes légitimes ne saurait nous manquer. Vous pourrez faire un grand mariage, et peut-

être notre maison se trouvera-t-elle préservée pendant deux ou trois générations encore de cette décadence qui menace la noblesse. Quant aux affaires de la manufacture, je ne souffrirai pas, vous le pensez bien, que la faillite se déclare ; mais, d'autre part, je ne voudrais pas être la dupe de ce finassier de Jacquet. Je lui fournirai donc les moyens de poursuivre ses opérations commerciales ; seulement j'entends désormais n'avoir plus rien de commun avec lui, et je le mettrai dans l'impuissance d'exercer de nouvelles friponneries. Du haut de ma richesse je lui dicterai des conditions, et si dures qu'elles soient, je saurai bien le contraindre à les accepter. Je me confierai, s'il le faut, à quelque homme de loi expérimenté qui

lui rognera de très près ongles et dents... Eh bien! Ernest, que pensez-vous de ce plan? n'est-ce pas le meilleur à suivre dans les circonstances actuelles?

— Il me semble plein de sagesse, mon père, et je l'approuve en tous points... Mais permettez-moi de vous rappeler qu'il est bien tard; vous devez avoir besoin de repos.

— Cela veut dire sans doute, reprit le duc en riant, que mons Ernest meurt d'envie de dormir, et qu'il ne serait pas fâché de se mettre au lit... Allons, allons, je vais rentrer chez moi, et nous reprendrons cette conversation dans un moment plus

favorable. Mais avant de nous séparer, mon fils, ne pourriez-vous m'apprendre à quel événement le personnage de la chapelle voulait faire allusion, quand il m'engageait à veiller sur vous pendant la journée qui commence? De quoi s'agit-il, mon cher Ernest? Vous n'avez pas habituellement de secret pour moi.

— Mon père, je vous assure... j'ignore...

— Souvenez-vous, Ernest, que vous n'avez jamais menti. Ne suis-je donc plus votre ami, le confident de vos peines?

— Je vous en conjure, ne me demandez pas cela... Plus tard, aujourd'hui même,

vous connaîtrez mon secret. Mais en ce moment...

— Il suffit, Ernest; je vous rappellerai ce soir votre promesse... En vérité, mon pauvre garçon, ajouta-t-il gaîment en posant la main sur l'épaule de son fils, je crois que l'unique cause de ce retard est l'invincible envie de dormir contre laquelle vous luttez... Et pourtant, Ernest, dussiez-vous ne pas me comprendre, j'éprouve le besoin de vous dire que je suis un heureux père. Ces pénibles épreuves m'ont fait sentir tout le prix de votre bon et généreux cœur. Vous n'avez eu ni colère ni faiblesse en présence de la ruine, du déshonneur qui nous menaçaient par mon imprudence peut-être; vous avez été

fort et résigné dans l'adversité comme votre noble mère elle-même. Vous êtes digne d'elle, mon Ernest, et votre affection pour moi eût pu compenser les malheurs auxquels nous venons d'échapper!

En parlant ainsi, le duc s'était attendri, et il pressait doucement son fils contre sa poitrine. De sa part, Ernest était bouleversé; chaque parole de M. de Châtillon lui causait en ce moment une poignante torture. Il lui rendit convulsivement ses caresses en balbutiant des paroles inintelligibles et sans suite.

Cependant ces transports inaccoutumés n'inspirèrent aucun soupçon au vieux duc.

— Ce sont là des enfantillages, reprit-il; pardonnez-moi, Ernest, de vous avoir donné l'exemple de ces faiblesses de femme; mais il est des instants où le cœur déborde... Bon sommeil donc, mon cher fils, et puissiez-vous avoir autant de bonheur en pensant à moi que j'en aurai moi-même en pensant à vous?

Et il se dirigeait vers la porte, quand Ernest, saisi d'une terreur indéfinissable, s'écria d'un ton déchirant :

— Mon père... mon bien-aimé père!

Cette fois le duc fut sérieusement alarmé.

— Qu'est-ce donc, Ernest? s'écria-t-il en revenant vers lui; cette douleur n'est pas naturelle; vous me cachez quelque chose!

Mais déjà le jeune homme était parvenu à maîtriser ses sentiments. Il rassura son père d'un ton presque calme, et attribua son trouble aux émotions de la journée. Rosemberg secoua la tête d'un air de doute; néanmoins il ne fit aucune question nouvelle, et après avoir embrassé son fils encore une fois, il se retira.

Demeuré seul, Ernest donna libre cours à ses larmes.

— Pauvre, pauvre père! disait-il, il en mourra!

Le bruit de la pendule qui sonnait cinq heures et demie le tira de ses réflexions. Il se leva d'un bond et commença ses préparatifs de départ. Ces préparatifs furent bientôt terminés, et alors, songeant qu'il lui restait à peine le temps d'arriver aux ruines avant l'heure convenue, il voulut sortir ; qu'on juge de son chagrin ! soit soupçon, soit simplement inadvertance, son père l'avait enfermé.

Une réaction complète s'opéra subitement en lui ; il oublia les suites probables de son duel, et ne songea plus qu'au déshonneur dont il serait frappé s'il manquait au rendez-vous. Il allait et venait dans sa chambre comme un lion dans sa cage ; mais que faire ? Appeler, c'eût été

exciter les soupçons de son père, attirer l'attention des personnes de la maison et rendre peut-être sa sortie impossible. D'ailleurs la porte était trop solide pour pouvoir être brisée, et la fenêtre trop élevée pour être franchie.

Ernest éprouvait donc une grande perplexité, quand on gratta doucement à la porte; Godard venait le chercher. Le prisonnier lui apprit à voix basse son embarras; et comme la clé était restée après la porte extérieurement, il fut bientôt délivré.

Dès qu'il fut libre, il saisit son témoin par le bras et l'entraîna rapidement hors

de la maison, sans vouloir répondre à ses questions. Ils traversèrent le bourg en courant, et ce fut seulement quand ils se trouvèrent en rase campagne qu'ils ralentirent le pas ; encore Ernest retournait-il fréquemment la tête, comme s'il eût craint d'être poursuivi.

XIII

Le duel (suite).

C'était une splendide matinée de printemps ; le soleil dardait ses rayons déjà chauds à travers des nuages d'un blanc d'argent et montait lentement vers un ciel d'un azur pâle. Les gouttes de rosée étin-

celaient comme des diamants sur les fleurs blanches et roses des arbres fruitiers. La grive et le rouge-gorge chantaient dans les buissons couverts d'une verdure nouvelle. La nature semblait être en fête; tout souriait, brillait, frémissait d'harmonie, de plaisir et d'amour.

Ernest promena un long regard sur ce tableau qu'il ne devait peut-être plus revoir, et soupira ; puis ses yeux se tournèrent vers les toits rouges de la ferme de la Cense qui apparaissaient par-dessus des massifs d'arbustes fleuris ; mais, cette fois encore, des idées pénibles se présentèrent sans doute à son esprit, car il passa la main sur son front d'un air de souffrance. Godard remarqua ce geste.

— Monsieur Ernest, dit-il d'un ton amical, je ne prétends pas m'initier dans vos secrets; mais n'est-il donc aucun moyen d'éviter ce malheureux duel ? Je vous conjure de songer à votre père, qui ne vit que par vous et pour vous...

— Ne me parlez pas de lui, mon cher Godard, répondit Ernest d'une voix étouffée; ne me parlez de rien en ce moment, car j'ai besoin de tout mon courage... Et dans le cas où cette lutte inévitable tournerait contre moi, n'oubliez pas les lettres dont je vous ai chargé et mes recommandations verbales.

En même temps il reprit sa course, et

ni l'un ni l'autre ne prononça plus une parole pendant le reste du trajet.

Ils avaient fait une telle diligence que l'heure n'avait pas encore sonnée quand ils atteignirent les ruines. Rassurés sur ce point, ils s'arrêtèrent un moment pour respirer et essuyer leur front baigné de sueur, avant de pénétrer dans l'ancienne église du château.

Comme ils demeuraient immobiles et silencieux sous le porche, ils entendirent la voix forte du capitaine Lamorlière qui disait :

— Sur mon âme ! François, je n'aurais

jamais cru cela de vous. Allez-vous devenir visionnaire, à présent ? Je rougirais si ce brave petit M. de Rosemberg était à portée de vous écouter. Où diable avez-vous vu une femme vêtue de blanc qui vous faisait des signes menaçants ?

— Ici, tout à l'heure, dans cette chapelle obscure, répliqua une autre voix d'un ton embarrassé ; riez tant que vous voudrez, Lamorlière, mais j'aimerais autant que ce duel eût lieu partout ailleurs ; et, s'il faut le dire, pour une autre cause. On raconte des choses bizarres sur cette famille de Châtillon !

— Fi donc, François ! il faut que vous

ayez la conscience troublée pour voir un fantôme dans quelque donzelle du voisinage qui aura donné rendez-vous ici à l'un de ses galants.

On répondit avec vivacité, mais trop bas pour être entendu. Ce fut en ce moment qu'Ernest et son ami se montrèrent ; on se tut aussitôt et les deux partis se saluèrent cérémonieusement, puis les témoins se mirent en rapport ensemble, tandis que les deux adversaires se promenaient en long et en large, chacun de son côté.

Une conversation animée s'établit entre M. Godard et le capitaine, qui bientôt reprit à haute voix :

— Vous avez raison, monsieur ; quoique ce ne soit pas mon habitude, je veux encore essayer d'arranger l'affaire..... Voyons, monsieur de Rosemberg, poursuivit-il en s'adressant à Ernest, il ne serait pas impossible de donner encore à cette querelle une tournure honorable pour tout le monde... Soyez raisonnable, que diable! Consentez seulement à reconnaître que mon ami pourra s'appeler comme il l'entendra, et je suis sûr...

— Capitaine, interrompit froidement Ernest, ce que j'ai refusé chez moi à vos instances bienveillantes, croyez-vous que je pourrais l'accorder ici, en présence d'un homme armé?

— Sacrebleu ! reprit le militaire avec dépit, on ne peut empêcher un entêté d'agir à sa guise... Allons, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Godard, tout est dit.

Lamorlière avait apporté une paire de fleurets et une boîte à pistolets. Une pièce de cinq francs fut jetée en l'air pour que le sort décidât de quelle espèce d'armes on ferait usage ; le hasard désigna les pistolets.

— C'est à merveille, dit le capitaine ; nous mettrons ces messieurs à courte distance l'un de l'autre, ils tireront en même temps ; de cette façon les chances seront à peu près égales.

Les pistolets furent chargés méthodiquement; puis les témoins mesurèrent vingt-cinq pas, et des mouchoirs jetés à terre indiquèrent la place de chaque combattant. Ces dispositions prises, Ernest et Claudin reçurent chacun un pistolet, et on les conduisit aux places désignées. Pendant que ce mouvement s'exécutait, Claudin tressaillit tout à coup et demeura immobile, l'œil tourné vers un point éloigné de la chapelle.

— Eh bien, qu'y a-t-il encore? demanda Lamorlière avec impatience.

— Là-bas, près de ce pilier, n'apercevez-vous rien? Mille diables! je veux savoir qui me persécute ainsi.

Le capitaine crut entrevoir en effet une forme blanche et légère qui disparut aussitôt; cependant il retint Claudin avec force :

— Y pensez-vous ? reprit-il, dans un pareil moment... que dirait-on de vous ? Voyons, François, êtes-vous un homme ? Vous ne brillez guère ce matin, je vous en avertis.

Ces reproches parurent rappeler Claudin à lui-même, et il regagna sa place. Déjà Ernest était à la sienne, calme et ferme, le pistolet à la main.

Il se fit un profond silence; les témoins

allaient frapper les trois coups qui devaient être le signal de tirer, quand un gémissement partit d'un angle obscur; en même temps quelqu'un s'écria d'un autre côté :

— Arrêtez ! arrêtez ! je vous en conjure.

Et le duc de Châtillon, essoufflé par une longue course, entra dans la chapelle.

En le reconnaissant, Ernest dit précipitamment :

— C'est mon père, messieurs; hâtez-vous de donner le signal... Et vous, monsieur, tirez... tirez donc!

Mais les témoins étaient stupéfaits, et Claudin lui-même ne paraissait pas fâché de cette interruption.

En quelques secondes, M. de Châtillon fut près de son fils. Le lieu, la situation des acteurs de ce drame étaient significatifs ; aussi le duc n'eut-il pas besoin d'explications.

— Un duel ! dit-il ; ah ! Ernest, vous vous êtes caché de moi, vous n'avez pas eu confiance dans votre père... C'est mal, très mal !

Ernest baissait la tête.

— Bon ! murmura le capitaine avec hu-

meur, le papa va nous faire un sermon...

Et il ajouta tout haut :

— Retirez-vous, monsieur, ce n'est pas ici votre place en ce moment... laissez ces jeunes gens vider leur différend selon les lois de l'honneur.

Le duc salua les assistants.

— Messieurs, dit-il avec dignité, vous vous méprenez peut-être sur mes intentions... Mais trouvant mon fils engagé dans une affaire de cette nature, il m'est bien permis de m'informer pour quelle cause il veut exposer sa vie ?

— Mon père, répondit Ernest, je serais incapable, vous le savez, de me battre pour une cause frivole ; je vous supplie donc de vous retirer et de ne pas vous opposer...

— Paix ! monsieur... je vous répète qu'il m'importe de connaître la cause de la querelle avant de prendre une décision.

— Au fait, c'est juste, répliqua le capitaine en s'avançant ; eh bien donc, en deux mots, M. votre fils trouve mauvais que mon ami, M. Claudin de Châtillon, s'appelle Châtillon. Il lui a intimé fort cavalièrement l'ordre de se contenter du nom de Claudin, et il le menace d'une

avanie publique en cas de refus... Sur ma foi, monsieur, voilà tout. Je ne dis pas si, oui ou non, mon ami a le droit de s'appeler Châtillon, et à sa place je ne m'en soucierais guère ; mais certainement je ne lui conseillerais jamais de céder à la menace, et c'est pour cela que j'ai consenti à l'assister dans cette rencontre.

Le duc regarda Ernest qui fit un signe d'assentiment.

Alors je n'hésite pas à déclarer que mon fils a raison, qu'il se bat pour une cause honorable, et que son devoir était d'agir comme il agit.

— Ainsi donc, mon père, vous approuvze...

— Attendez, je n'ai pas fini... J'ai dit que la cause était juste, mais dois-je ajouter que je réclame personnellement l'honneur de la défendre.

Puis se tournant vers Claudin :

— Depuis longtemps, monsieur, poursuivit-il, je connaissais vos incroyables prétentions, mais j'aurais pu les dédaigner, si mon brave fils n'avait pris l'initiative de vous en demander compte. Il ne vous appartient pas, en effet, de porter le nom de Châtillon, et vous eussiez dû vous contenter de celui de Claudin, qui a été longtemps le nom de fidèles et honnêtes serviteurs de cette famille... Mais si vous per-

sistez dans votre usurpation, c'est moi d'abord qui dois m'en montrer offensé, et la raison est que je suis le duc de Châtillon, ancien gouverneur de la province de Brésse, ancien chevalier des ordres du roi, grand'croix de Saint-Louis, et de plus chef actuel de la noble maison dont vous vous vantez d'être sorti.

En écoutant cette révélation, Claudin paraissait confondu ; son humiliation lui était particulièrement pénible parce qu'elle avait lieu en présence du capitaine, dont il connaissait la sévérité en pareille matière. Cependant il essaya de balbutier:

— Je ne sais, monsieur, pourquoi vous

seriez un Châtillon plutôt que moi; on vous connaît seulement ici comme un monsieur de Rosemberg, associé d'un fabricant de papiers.

— Je fournirai mes preuves à quiconque me les demandera, si l'on me les demande. Jusque-là, monsieur Claudin, vous ne refuserez pas de croire à ma parole. Je réclame donc mon droit d'être seul votre adversaire, et ce droit, je n'y renoncerai en faveur de personne.

Une discussion animée s'éleva sur ce point entre le fils et le père. Claudin annonçait avec jactance qu'il était prêt à se battre contre l'un et l'autre. Après s'être

concerté avec M. Godard, le capitaine Lamorlière dit péremptoirement :

Les choses ne peuvent se passer ainsi : je ne souffrirai pas que mon ami fasse raison à deux adversaires... Mais, voyons, monsieur le duc, puisque l'on vous donne ce titre, ce jeune homme que voici, n'est-il pas un Châtillon comme vous ?

— Sans doute, puisqu'il est mon fils et marquis de Châtillon.

— Il a donc autant de raisons que vous de se battre pour le nom de la famille, et il mérite la préférence, comme le plus

jeune. D'ailleurs, n'est-ce pas lui qui a insulté M. François Claudin ?

— Il est vrai, mais...

— Alors il doit se battre et non vous. Cependant, monsieur le duc, si vous tenez absolument à payer de votre personne dans cette querelle, je pourrai faire votre partie quand ces jeunes gens auront fini la leur, et ce sera un grand honneur pour moi.

Le duc voulut insister, mais tous les assistants se tournèrent contre lui, et Ernest lui dit d'un ton suppliant :

— Je vous en conjure, mon père, ne

restez pas ici plus longtemps ; je ne resterai pas au-dessous de ma tâche... mais encore une fois, retirez-vous.

— Non, dit le duc avec fermeté, puisque cette rencontre est inévitable, j'aurai le courage d'en être le témoin... Messieurs, je ne vous retiens plus... Ernest, puisse ma bénédiction paternelle vous protéger contre tout péril !

Sa voix s'était altérée en prononçant ces dernières paroles ; cependant il se dirigea d'un pas assuré vers un des bas-côtés de la chapelle, et s'assit sur une pierre. Mais alors son stoïcisme faiblit, et il cacha convulsivement sa tête dans ses

mains, pour ne rien voir et ne rien entendre.

— Vite, vite, dit Godard bas, ne prolongeons pas les angoisses de ce malheureux vieillard.

Mu par la même pensée, le capitaine Lamorlière avait indiqué du geste aux deux champions la place qui leur avait été assignée. Bientôt on entendit une voix sourde qui disait :

— Un... deux... trois...

Un seul coup partit d'abord ; c'était Ernest qui avait tiré. Quant à Claudin, il

restait en garde, immobile, l'œil tourné vers une des galeries élevées de la chapelle.

— Tonnerre! tirez donc, cria le capitaine avec énergie.

Claudin fit feu comme au hasard; puis il s'affaissa sur lui-même et tomba dans les bras de son témoin. La balle lui avait traversé l'épaule, mais, grâce à l'étrange distraction de son adversaire, Ernest lui-même n'avait pas été touché.

Le jeune Châtillon était glacé d'horreur par son succès. Tout à coup il se sentit pressé dans les bras du duc qui, balbutiait :

— Merci, merci, mon Dieu, vous avez épargné mon fils!

Cependant le père ne tarda pas à comprimer ses transports, comme il avait précédemment comprimé ses angoisses. Toute démonstration de joie eût été une cruauté en présence d'un homme peut-être mortellement blessé. Les deux Châtillon le sentirent, et ils s'approchèrent de Claudin qui gisait à terre, la tête soutenue par Godard, tandis que le capitaine Lamorlière étanchait avec son mouchoir le sang qui sortait en abondance de la plaie.

Ernest se pencha vers son ennemi malheureux; il n'osait faire aucune question,

mais il était si pâle, si tremblant, que Lamorlière en fut touché.

— Je crois, dit le capitaine, qu'il n'y a rien à craindre de bien fâcheux. Par exemple, ce pauvre Claudin ne pourra recommencer la partie de sitôt, car l'os a été atteint..... Mais vraiment, Claudin, ajouta-t-il avec une sorte de colère, si vous n'aviez pas été touché, je vous aurais provoqué moi-même. Vous avez tenu ce pauvre petit marquis sous votre pistolet pendant plus de dix secondes, et morbleu, pour un tireur de votre force, ce n'était pas de franc jeu.

Un sourire ironique se joua sur les lèvres blanches du blessé.

— Monsieur Ernest de Châtillon, dit-il, est sans doute bien fier, lui qui ne s'était jamais battu, d'avoir eu cette chance diabolique. Mais si, au moment de lâcher la détente, je n'avais pas vu encore devant moi cette femme vêtue de blanc, ce spectre, ce démon qui me poursuit sans relâche, les choses eussent pu tourner différemment.

— Que dites-vous? s'écria Ernest, vous avez vu une femme ici, tout à l'heure?

— Ne l'écoutez pas, dit le militaire avec confusion, le sang se porte au cerveau, sans doute, et le pauvre garçon commence à extravaguer.

— Je n'extravague pas, Lamorlière, et j'ai bien vu ce que j'ai vu... Là, dans cette galerie haute qui se trouvait précisément au-dessus de la tête de M. de Châtillon, une femme éplorée me faisait des signes suppliants ou menaçants, je ne sais trop... Ma foi! j'ai été troublé, je l'avoue, et j'ai tiré sur elle.

Ernest secoua la tête.

— Si cette personne est ce que je suppose, murmura-t-il, elle n'avait rien à craindre de vos atteintes.

— Bah! laissons cela, interrompit le capitaine avec humeur. N'allez pas croire,

messieurs, que mon ami ait peur des revenants, des apparitions et autres sottises ; vous prendrez soin, je l'espère, de ne pas répandre un tel bruit dans le pays, car je serais obligé de donner à ces assertions un démenti formel. En réalité, ce pauvre François a déjà la fièvre, et il est grand temps de le secourir... Monsieur Godard, ayez la bonté de descendre à la ferme et de nous envoyer deux hommes avec un brancard et un matelas, pour transporter M. Claudin chez lui ; puis vous irez chez le docteur Langlois, qui m'a promis de ne pas s'éloigner du bourg ce matin, et vous nous l'enverrez au domicile de M. Claudin... De grâce, hâtez-vous, car nous perdons beaucoup de sang et nous commençons à souffrir cruellement.

A peine Lamorlière avait-il achevé de parler, que Godard était déjà parti. Les deux Châtillon proposèrent aussi leur services, mais on les remercia froidement, et ils durent rester inactifs sinon indifférents jusqu'à l'arrivée des secours attendus.

XIV

Le lit de mort.

Quelques moments après, le duc et son fils étaient seuls dans les ruines. Montés sur un amas de pierres, ils suivaient tristement des yeux le cortége du blessé, qui descendait la colline avec lenteur. Ernest essuya une larme.

— N'est-il pas vrai, mon fils, dit le duc avec mélancolie, que les fruits d'une pareille victoire sont bien amers?... Mais chassons de pénibles idées... La blessure ne sera pas mortelle, et nous avons la consolation de penser que M. Claudin a été l'agresseur. Ah! mon cher Ernest, combien je suis heureux et fier de vous voir porter si dignement le nom de vos ancêtres!

— Ne parlons pas de moi, mon excellent père; je ne pouvais agir différemment que je n'ai agi... Mais vous, comment avez-vous eu connaissance de ce duel, et comment se fait-il...

— Que je me sois trouvé ici dans ce ter-

rible moment? S'il faut le dire, mon cher enfant, les avertissements singuliers de la nuit dernière, votre trouble, vos réticences m'avaient donné des soupçons. En vous quittant ce matin, j'éprouvais une inquiétude extrême, sans savoir nettement pourquoi. Comme je me promenais dans ma chambre, j'ai entendu du bruit dans la vôtre ; vous êtes sorti, j'ai pris l'alarme. Je vous ai suivi ; mais vos jeunes jambes allaient plus vite que les miennes, et j'ai failli arriver trop tard.

— Bon père, comme vous avez dû souffrir pendant cette scène de tout à l'heure ?

— J'ai passé une demi-minute telle, que

je ne souhaiterais pas la pareille à mon plus mortel ennemi, et j'ai maintenant une idée précise des tourments de l'enfer. Enfin, tout est fini, et maintenant il faut retourner à l'Abbaye. Vous savez, Ernest, quels graves intérêts y réclament ma présence. Cette journée, sans doute, ne sera ni plus tranquille, ni moins exempte d'émotions que la nuit dernière.

Ils étaient descendus de leurs poste élevé et ils traversaient les ruines. Ernest s'arrêta devant l'église.

— Mon père, dit-il avec solennité, n'oublions pas le bon génie qui nous comble ainsi de bienfaits. C'est lui encore qui

vient de me sauver la vie, en se montrant inopinément à ce duelliste redoutable, en annulant par sa présence l'adresse renommée de M. Claudin... Mon père, si nous ne pouvons le remercier de ses services, allons prier sur la tombe de nos ancêtres, et sans doute nos prières monteront jusqu'à lui!

Le duc ne voulut pas résister à cet enthousiasme juvénil, et ils vinrent s'agenouiller sur la pierre tumulaire du marquis de Châtillon. Après quelques minutes de recueillement, ils se levèrent et sortirent de la chapelle sans avoir vu personne, sans que le plus léger bruit eût troublé le calme de ces lieux désolés.

Tout en marchant, le duc reprit d'un air de réflexion :

— J'ai beau faire, Ernest, je ne puis comprendre les événements qui se déroulent autour de nous. Il me répugne de les attribuer à une intervention surnaturelle ; mais ils sortent tellement de la règle ordinaire, que je ne sais plus que croire. La nuit dernière encore, je pensais vaguement que mademoiselle Blanchard pouvait avoir pris ce rôle de protecteur invisible ; que sa grand'mère, avant de mourir, lui avait révélé l'histoire du trésor de la chapelle, et que, par un caprice de sa romanesque nature, Denise avait choisi ce moyen de nous apprendre la vérité.

Mais aujourd'hui, toutes mes conjectures sont déconcertées, je l'avoue. Quelle raison assez forte eût pu décider cette jeune fille à intervenir dans un duel? Quel espoir avait-elle d'empêcher ce qui devait être? Comment aurait-elle surmonté l'invincible timidité de son sexe et de son âge?

— Mon père, interrompit Ernest avec chaleur, comme vous je crois que la pauvre Denise n'est pour rien dans ces faits merveilleux. Mais si, connaissant nos dangers, elle avait pu concevoir l'espérance de nous sauver, ni le courage, ni le dévoûment ne lui eussent manqué pour remplir cette mission; car, sachez-le,

mon père, je suis aimé de Denise comme je l'aime moi-même, et je l'aime de toute la force de mon âme !

— Que dites-vous, Ernest, malheureux enfant ! s'écria le duc en s'arrêtant.

— La vérité, mon père ; une vérité qu'il faut vous apprendre, car elle influera sur toute mon existence. Oh ! je vous en supplie, ne me regardez pas avec cet air contrit et courroucé... Je ne prétends rien faire contre votre volonté ; je considérerai toujours comme un devoir d'écouter vos conseils, d'obéir à vos ordres ; mais laissez-moi vous montrer, comme à mon meilleur ami, le fond de mon cœur. Vous avez

parlé hier de quitter ce pays, de me marier, et vos paroles ont retenti douloureusement en moi-même.. Aller quelque part où ne serait pas Denise, épouser une autre femme que Denise, ce serait la mort. Mon père, pourquoi sacrifierais-je mon bonheur à un préjugé de naissance, qui, d'après vous-même, ne tardera pas à s'éteindre ? Je me soumettrai à votre décision quelle qu'elle soit ; mais je mourrai de douleur si vous me séparez de Denise.

Et il cacha son visage dans le sein de son père.

— Étrange inconséquence de l'espèce humaine ! dit le duc après un silence,

Vous venez, mon fils, d'exposer courageusement votre vie pour ce que vous appelez un préjugé, et c'est vous maintenant qui voulez donner votre nom à la fille d'une simple fermière ! Ernest, dans une circonstance où il s'agit de votre bonheur, je ne saurais prendre une détermination à la légère ; je ne m'explique pas encore sur le parti auquel je pourrai m'arrêter. J'examinerai, dans la sincérité de mon affection pour vous, comment je parviendrai à concilier vos désirs avec les devoirs que notre rang nous impose... Mais, sans parler des autres objections possibles, souvenez-vous, mon cher enfant, de quelle funeste maladie mademoiselle Blanchard a déjà ressenti les atteintes, et ce seul fait mériterait de sérieuses réflexions...

— Mon père, dit Ernest avec tristesse, vous touchez à ma plaie la plus sensible. J'avoue que dans une circonstance récente, j'ai éprouvé de mortelles alarmes à ce sujet. Mais ces accès passagers sont le résultat du chagrin et de violentes secousses morales ; le repos, le bonheur les feront disparaître sans retour... Laissez-moi donc espérer que vous ne résisterez pas à mes prières !... J'aime Denise, oh ! si vous saviez comme je l'aime ! Vous en êtes convenu déjà, les vieilles barrières sont renversées ; tout gentilhomme est forcé de tenir compte des nécessités au milieu desquelles il s'agite. Vous-même, mon père, en prenant une part dans un établissement industriel, n'avez-vous pas encouru, aux termes des anciennes or-

donnances, une sorte de déchéance de la noblesse ? Et, pour obéir à des lois si souvent et si nécessairement enfreintes, vous me sépareriez de Denise !

— Je vous le répète, Ernest, de pareilles questions ne peuvent être tranchées sans examen. Votre bonheur m'est cher, et je voudrais céder à vos vœux. Mais que savez-vous si les obstacles ne viendront pas du côté de Denise elle-même, dont j'ai si souvent admiré la candeur, la générosité ?

— Je suis sûr... c'est-à-dire j'espère... Denise m'aime comme je l'aime, vous dis-je, et cela répond à toutes les objec-

tions. Et tenez, ajouta-t-il en désignant la ferme devant laquelle ils passaient en ce moment, pourquoi ne nous arrêterions-nous pas un peu pour offrir des consolations à cette charmante et malheureuse enfant? Je suis inquiet de savoir... Oh! venez; sa beauté, ses grâces, sa douceur angélique, sa tristesse même achèveront de vous toucher.

— Ernest, vous oubliez quel pressant intérêt nous rappelle à la fabrique... Mais allons! je ne puis rien vous refuser le jour où j'ai craint de vous perdre; entrons voir votre amie, je le veux bien.

Et ils pénétrèrent dans la cour de la Cense.

La ferme, à cette heure de la journée, se trouvait presque déserte. Les ouvriers et les servantes étaient aux champs. Néanmoins, comme les deux Châtillon allaient entrer dans la salle basse, la Ringaude accourut au-devant d'eux :

— Ah ! mes bons messieurs, s'écria-t-elle, c'est Dieu qui vous amène en ce moment. Je ne savais à qui me confier, j'en perds la tête, je n'y tiens plus...

— De quoi s'agit-il donc, mère Ringaude ? demanda le duc.

— Avez-vous quelque chose de fâcheux à nous apprendre au sujet de Denise ? ajouta Ernest très inquiet.

— Eh bien ! oui, j'ai voulu vous cacher la vérité, monsieur Ernest, à vous et à tout le monde ; mais c'est impossible maintenant... Le malheur n'est que trop certain.

En même temps la bonne femme se mit à raconter avec volubilité et en sanglotant, comment *mademoiselle*, depuis la mort de sa grand'mère, avait été reprise de son ancien mal ; comment elle disait parfois des choses qu'on ne comprenait pas ou qui faisaient dresser les cheveux sur la tête ; comment elle restait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle ; comment, enfin, elle s'enfuyait par la porte du jardin, pour aller courir on ne savait où, dès qu'on cessait de la surveiller.

— C'est à n'y pas croire, messieurs, poursuivit la ménagère avec un redoublement de sanglots, et si elle n'avait pas la tête complètement perdue, ce serait le comble de l'infamie. Imaginez-vous que le soir même de la mort de madame, quand le corps de la bonne vieille n'était pas encore refroidi, mademoiselle s'est échappée ainsi pendant plus d'une heure...

— C'était avant-hier, au soir, à la chute du jour, n'est-ce pas? demanda Ernest avec vivacité; mais alors pourquoi ne m'avoir pas appris cette circonstance quand je vins, à la même heure, m'informer de Denise?

— Ah! monsieur, qui aurait voulu per-

dre de réputation une jeunesse comme elle?... Et puis nous pensions que la crise ne se prolongerait pas au-delà du premier moment; mais ça a duré, monsieur Ernest, ça dure encore.

— Est-ce que Denise serait sortie, par exemple... la nuit dernière?

— Oui, oui, monsieur, elle est sortie, si bien que la vieille Mariette et moi nous étions dans des transes mortelles, car nous ne savions ce qu'elle pouvait être devenue. Elle n'est rentrée qu'au petit jour, et sa robe était humide de rosée, et ses pauvres pieds étaient meurtris...

— Vous entendez, mon père? dit Ernest impétueusement; Denise n'était pas à la ferme la nuit dernière.

— Je vous comprends, Ernest; vous pensez que la folie de cette pauvre enfant n'est peut-être pas aussi réelle que le suppose la Ringaude?

— J'en suis sûr, mon père; oh! s'il se pouvait... Dites-moi, Ringaude, ce matin, à six heures, Denise était-elle ici?

— En vérité de Dieu non, monsieur Ernest. Figurez-vous que j'avais eu l'idée de me faire un lit par terre à côté du sien, et je m'étais jetée dessus en attendant que mademoiselle voulût se coucher; la fatigue l'a emporté, et je me suis endormie. Bientôt je me suis réveillée en sursaut, mais mademoiselle était déjà repartie. Il y a seulement quelques instants qu'elle

est rentrée. Quand je suis remontée, après avoir envoyé Baptiste et Jean avec un brancard pour porter ce monsieur Claudin à la ville, j'ai trouvé notre jeune maîtresse dans sa chambre, sans que je pusse savoir par où elle avait passé. Depuis, elle n'a pas bougé ; elle est toute habillée sur son lit, enveloppée dans son châle, mais si pâle, si pâle, qu'on dirait d'une défunte. Elle ne parle pas ; elle ne veut ni qu'on la touche, ni qu'on l'approche. Aussi j'étais tellement effrayée de la voir en cet état, que j'allais vous envoyer chercher quand vous êtes arrivés.

Ernest avait écouté ces détails avec un intérêt extraordinaire.

— Un mot encore, mère Ringaude, re-

prit-il ; Denise pouvait-elle savoir hier au soir que je devais me battre en duel ce matin ?

— Certainement qu'elle le savait, puisque c'était moi qui le lui avais dit. J'étais désolée de voir toujours mademoiselle comme engourdie, n'entendant plus, ne parlant plus. Hier au soir, on nous raconta, ce qui était le bruit du pays, que vous deviez vous battre avec M. Claudin ; vous sentez bien, monsieur, poursuivit la Ringaude avec un petit sourire fin, que l'on n'est pas sans s'être aperçu de certaines choses... « Je le réveillerai bien ! » que je pensais, et j'ai raconté bravement la nouvelle. Je m'attendais que mademoiselle Denise allait sauter... Ah ! bien oui ;

elle est restée aussi tranquille, aussi froide que s'il se fût agi du Grand-Turc.

— Ainsi donc, elle savait tout? dit Ernest en regardant le duc; eh bien! mon père, devinez-vous maintenant quel était le génie bienfaisant qui veillait sur nous?

— Je trouve encore dans cette explication bien des obscurités; cependant il ne serait pas impossible... Ringaude, ne pourrions-nous voir à cette heure votre maîtresse?

— Sans doute, messieurs; et votre présence la tirera peut-être de ce maudit

engourdissement... Je vais m'assurer si elle est en état de vous recevoir.

Elle sortit en courant; moins d'une minute après, elle revint et invita les deux Châtillon à la suivre. Elle les introduisit dans une chambre simple et proprette, dont quelques fleurs et des gravures de religion formaient l'unique ornement.

Denise, comme l'avait dit la gouvernante, était couchée tout habillée sur son petit lit virginal. Elle avait une robe blanche, mais elle se drapait dans une écharpe noire du plus lugubre effet. Ses beaux cheveux dénoués s'éparpillaient sur son

oreiller. On eût cru que la vie l'avait abandonnée, si ses yeux n'avaient brillé d'un éclat extraordinaire.

— Mademoiselle, dit la Ringaude, ce sont ces messieurs qui...

Mais Ernest avait été frappé d'épouvante à la vue des terribles changements opérés dans la jeune fille depuis la veille.

— Denise! chère Denise! s'écria-t-il en allant à elle; que vous est-il donc arrivé?

La présence d'Ernest réveilla mademoiselle Blanchard de sa torpeur maladive.

— Je savais bien que vous viendriez, dit-elle en faisant un imperceptible mouvement; seigneur de Châtillon, j'avais encore bien des choses à vous dire avant de quitter ce monde, et je vous attendais.

Les assistants étaient consternés.

— Vous l'entendez, dit la Ringaude bas; la raison n'y est plus.

— Denise, ma bien-aimée, reprit Ernest, revenez à vous... Écoutez; mon père connaît maintenant notre secret, et comme il nous aime, il finira par céder à nos instances. Parlez-lui, parlez-lui donc, Denise, et peut-être parviendrons-nous à le fléchir.

Mademoiselle Blanchard ne répondit pas d'abord.

— Marquis de Châtillon, dit-elle enfin d'un ton de sévérité, vous vous méprenez étrangement. Je ne suis pas celle que vous pensez, ou du moins je n'en ai que la forme extérieure... Denise, la pauvre enfant, n'existe plus; son âme est morte, et c'est l'âme d'un autre qui anime ce corps misérable.

Ernest n'avait plus la force de prononcer une parole, et d'ailleurs qu'eût-il dit?

— Ne me connaissez-vous pas? reprit la jeune fille en essayant de se redresser; ne m'avez-vous pas deviné à mes actes, à

mes bons offices? Je suis celui qui apparaît quand la famille de Châtillon est en péril... Vous savez ce que cela signifie, je pense? Duc de Châtillon, je vous ai indiqué, la nuit dernière, le trésor de votre oncle le marquis; tout à l'heure, par ma présence et par mes prières, j'ai détourné le danger qui menaçait la vie de votre fils... Oui, quoique Dieu m'ait accordé seulement un pouvoir humain, j'ai pu, pour la troisième fois, accomplir l'œuvre du salut de ma famille... Et si le faible corps que j'avais emprunté périt dans cette aventure, qu'importe, puisque l'âme et la raison s'en étaient déjà envolés? D'ailleurs, il a bien mérité son sort; j'étais résolu à me jeter au-devant du coup qui serait dirigé contre votre Ernest; mais

croiriez-vous que ce corps débile, ce corps de jeune fille, timide et lâche, a manqué d'énergie, au moment décisif, pour s'interposer entre les combattants? Le salut s'est opéré par une autre voie, mais l'instrument qui a mal servi la main de Dieu doit être impitoyablement brisé.

Le duc serrait la main de son fils pour l'engager à supporter en homme cette poignante épreuve.

Mais Ernest, comme il arrive souvent aux personnes qui voient pour la première fois des insensés, espérait par le raisonnement ranimer cette intelligence éteinte.

— Denise, s'écria-t-il, comprenez-moi

donc! Vous ne mourrez pas; vous vivrez pour être heureuse avec moi, pour...

— Paix, jeune homme, reprit Denise avec une majesté singulière, vous appartient-il d'élever la voix en présence du chef de votre race? Mais, ajouta-t-elle aussitôt, vous êtes aveuglé par votre amour pour la pauvre créature; c'est à vous, duc de Châtillon, d'arracher du cœur de votre fils cet amour imprudent. Rappelez-lui, quand je ne serai plus là, de quelle noble et vaillante race il est sorti; dites-lui qu'il se doit à ses ancêtres, à ses descendants, au lieu de s'abandonner à des passions égoïstes; dites-lui surtout que c'eût été un déshonneur pour lui d'épouser cette petite insensée... Soute-

nez-le, encouragez-le, et quand vous aurez rempli cette tâche, Denise s'en réjouira dans le ciel, où elle ira peut-être.

Elle s'était à moitié soulevée sur son lit en prononçant ces dernières paroles; sa voix, son geste, son regard avaient une espèce d'enthousiasme mystique, un caractère inexplicable de grandeur et de détachement des choses humaines. Mais cette force factice ne fut pas de longue durée; bientôt Denise s'affaissa de nouveau sur sa couche en poussant un sourd gémissement, et elle ferma les yeux.

Ernest était lui-même comme fou de désespoir, et la Ringaude, voyant sa maîtresse en danger de mort, allait faire

retentir la maison de ses cris, quand la jeune fille revint lentement de sa syncope. Elle reprit d'une voix très faible :

— J'espérais vivre jusqu'à demain soir. Dieu m'accorde trois jours et trois nuits pour sauver mes descendants, et ce terme n'est pas encore expiré... Mais qu'importe, si ma tâche est finie ? Pourquoi torturer ce corps frêle qui gémit et se plaint sous son fardeau ?

Le duc annonça par un signe qu'il allait essayer d'obtenir quelques éclaircissements en flattant cet affreux délire.

Il s'approcha de Denise et lui prit la main qu'il trouva moite et glacée.

— Esprit de mon aïeul, dit-il avec

douceur, pourquoi l'âme de Denise ne reviendrait-elle pas habiter son corps aussitôt que vous l'auriez quitté ? Ce corps est sain et vigoureux.

Un sourire moqueur effleura les lèvres de la jeune fille.

— Croyez-vous, dit-elle, qu'une autre âme que celle d'un vieux guerrier et d'un protégé de Dieu pourrait habiter ce corps ainsi mutilé ?... Regardez ! cela ne fait-il pas pitié ?

En même temps elle écarta les draperies qui l'enveloppaient, et elle montra sa robe tachée de sang à la hauteur de la poitrine.

Le corsage présentait une légère déchirure produite par le projectile d'une arme à feu.

Ernest poussa un cri perçant.

— Elle est blessée ! s'écria-t-il. Ah ! je comprends tout maintenant... cette balle qui m'était destinée...

— Il n'est que trop vrai ! reprit le duc. Quand cette pauvre enfant s'est montrée dans la tribune de l'église, Claudin, pris d'une sorte de vertige, a tiré sur elle... Comment a-t-elle pu se traîner jusqu'ici ? Ce fait s'explique seulement par un miracle d'énergie et de volonté.

— Mon père, il faut la secourir, il faut la sauver... Ringaude, envoyez un de vos valets chercher le docteur ; on le trouvera chez M. Claudin... Vite, courez... mais non, j'y vais moi-même !...

Et il sortait déjà ; le duc ne songeait pas à le rappeler, mais il murmurait :

— Le docteur arrivera trop tard !

Ernest fut frappé de la même idée et revint sur ses pas.

— Non, non, dit-il, je ne peux la quitter dans un pareil moment ; vous, Ringaude, partez, ne perdez pas une minute...

— C'est inutile, dit le duc avec un geste de désespoir ; elle va mourir !

En effet, la pauvre Denise était à l'agonie ; l'agitation de son esprit avait précipité la crise finale ; elle se débattait dans d'horribles convulsions.

Les assistants, prosternés devant son lit, attendaient en frémissant le résultat inévitable de ces spasmes de funèbre augure.

— Mon Dieu! balbutia la mourante d'une voix à peine distincte, les temps sont accomplis... Le spectre de Châtillon retourne à vous... Ayez pitié de ses descendants!

La voix s'éteignit dans un soupir.

Ernest était tombé évanoui.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

Des chapitres du quatrième volume.

TROISIÈME PARTIE.

La faillite (suite).

			Pages
Chap.	IV.	La rechute.	1
—	V.	La rechute (suite).	23
—	VI.	La querelle.	53
—	VII.	La querelle (suite).	77
—	VIII.	L'associé.	101
—	IX.	L'associé (suite).	137
—	X.	Le rendez-vous.	155
—	XI.	Le rendez-vous (suite)	189
—	XII.	Le duel	227
—	XIII.	Le duel (suite).	239
—	XIV.	Le lit de mort.	269

Fin de la table du quatrième volume.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.

